

+

1430, 6. 16

**LE PARISIEN**  
**A LONDRES.**

---

**PREMIERE PARTIE.**

---

*premier*



LE  
PARISIEN  
A LONDRES,  
OU  
AVIS AUX FRANÇAIS  
QUI VONT EN ANGLETERRE,  
Contenant le parallele des deux plus grandes  
villes de l'Europe,  
AVEC SIX PLANCHES ET LE PLAN DE LONDRES.  
PAR M. DE CREMPS.

---

*Nulla dies vobis merorem e pectore demet,  
Sed semper nostros hilarabunt gaudia vultus:  
Nec tibi pampineas autumnus porrigit uvas,  
Sed mihi lætificum semper dabit uva liquorem.*

---

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,  
Et se trouve à PARIS,  
Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers,  
N<sup>o</sup>. 33.

---

1789.

5





## P R É F A C E .

L O N D R E S étant une des plus grandes villes de l'Europe , & la première de l'univers pour le commerce maritime , une infinité d'étrangers s'y rendent de toutes les parties du globe pour leurs affaires , pour leurs plaisirs ou par curiosité ; tous les peuples semblent se réunir dans cette capitale ; mais la France est le pays qui lui fournit le plus d'habitans. Cela provient sans doute de la proximité des lieux , & peut-être aussi de la

*Première Partie.*

A

rivalité des deux nations qui, ayant plus d'intérêt de se connoître respectivement, cherchent tous les jours à s'observer de plus près. Quoi qu'il en soit, il n'est point de quartier dans Londres, ni de village dans ses environs, où l'on ne trouve des Français; ici, ce sont des négocians, des armateurs & des manufacturiers qui ont été chercher, dans un climat lointain, la protection des loix & la liberté de conscience; là, ce sont des maîtres en fait d'armes, des musiciens, des danseurs & des saltimbanques, qui s'efforcent journellement d'inspirer à un peuple penseur, du goût pour les arts frivoles; ailleurs on

trouve des deffinateurs , des peintres , des barbouilleurs , des artistes & des artifans ; mais par-tout on trouve des maîtres de langues , des chevaliers d'industrie , des valets de louage & des interpretes. Ceux de cette derniere classe font en général très-empressés à donner à l'étranger qui paroît un peu riche , toutes sortes de renseignements , bons ou mauvais , sur les mœurs & les coutumes du pays ; mais leurs instructions étant en général moins utiles , & quelquefois plus dispendieuses qu'on n'avoit lieu de s'y attendre , nous publions ce petit ouvrage pour garantir des pièges de l'imposture une infinité

de Français honnêtes, qui croient bonnement que pour s'instruire & s'amuser en Angleterre, sans être dupe de qui que ce soit, il suffit d'avoir beaucoup d'esprit & un peu de bon sens.

Nous n'ignorons pas qu'il existe plusieurs ouvrages destinés à donner une idée de Londres aux étrangers; mais ces ouvrages, quoique bons, ont en général des défauts que nous tâcherons d'éviter, & des lacunes que nous espérons de remplir. Quelques-uns ne disent qu'un mot des mœurs anglaises, mais en compensation, ils s'étendent à perte de vue sur la largeur des rues & la construction des Eglises; ils comptent, pour ainsi dire,

P R É F A C E. ¶

les lanternes , & mesurent l'épaisseur des murailles ; leur ouvrage est rempli de tarifs , de cartes topographiques, de plans de bâtimens , d'élévations géométrales & de vues perspectives ; ils semblent n'avoir écrit que pour des architectes, comme si les voyageurs n'alloient à Londres que pour y voir des portiques, des voûtes, des arcades & des clochers.

D'autres, au lieu de peindre la nation anglaise d'après nature, n'ont fait que copier d'anciens tableaux, où l'on ne trouve plus de ressemblance, parce que les personnages ont changé de physionomie : quelques auteurs enthousiastes semblent n'a-

voir parlé de Londres que pour nous donner la description d'un combat à coups de poings, & pour nous faire lire une liste de larcins, de meurtres & d'incendies. S'il falloit les en croire, l'homme doux & pacifique seroit plus heureux dans un pays sauvage, que dans la capitale des îles britanniques; d'autres, plus enthousiastes, ne parlent des Anglais que pour faire la peinture de leurs richesses, de leur liberté, & de la sagesse de leurs loix; ces deux derniers tableaux, quoique très-différens entr'eux, présentent quelques traits de ressemblance avec l'original; mais ils induisent en erreur, parce que

l'un est trop hideux , & l'autre trop flatteur ; ce sont comme deux portraits de profil , qui représenteroient une personne borgne ; l'un n'exprimeroit point le défaut de l'original , & dans l'autre , le personnage nous paroîtroit aveugle.

Pour éviter un pareil reproche , nous donnerons l'esquisse en miniature d'un portrait en face ; & si nous ne rendons pas tous les traits tels qu'ils sont , nous pouvons au moins assurer que nous les exprimerons tels que nous les avons vus de sang-froid , c'est-à-dire , que nous ne ressemblerons ni à ce jeune peintre qui , étant amoureux de son modele , lui prête des beau-

rés imaginaires, ni à ces dessinateurs fatyriques, qui, ne voulant voir dans un objet que des parties informes & défectueuses, semblent les examiner avec un microscope qui en grossit le volume, & ne peignent dans leurs caricatures que des monstruosités; notre but est de ne rien affoiblir & de ne rien noircir par malice.

*Nothing extenuate nor set Down ouggt in malice.*

SHAKESPEAR.

Nous ne copions personne; &, comme nous ne voulons faire ni un éloge ni une fatyre, nous rapporterons simplement, & sans aigreur, comme sans flatterie, ce que nous avons vu

pendant un séjour de deux ans.

Qu'on ne regarde donc le mal que nous pourrons dire des Anglais, que comme un petit coin du tableau, & qu'on se souvienne que l'Angleterre est la patrie de M. Howard, de ce philanthrope célèbre qui vient de visiter les hôpitaux & les principales prisons de l'Europe, pour y secourir, à ses dépens, l'humanité souffrante. Ce Philosophe sans prétention, a eu assez de vertus pour mériter une statue, & assez de modestie pour la refuser; je ne crois point que personne lui ait servi de modèle; mais je prends plaisir à croire que dans sa pa-

trie & dans la mienne, il trouvera des imitateurs, & qu'on ne pourra plus dire :

*Où sont-ils ces héros, si dignes de mémoire,  
Qui savent mériter & mépriser la gloire ?*



---

## AVERTISSEMENT.

IL paroît depuis peu sur Londres un Ouvrage qui n'a presque aucun rapport avec celui que nous publions, puisque celui-là n'est autre chose, de l'aveu même de l'Auteur, qu'un cours topographique, dans lequel on indique les hôtels, les rues & les églises.

Tout ce que dit cet Auteur, en deux volumes, est exprimé dans notre Ouvrage par cette seule phrase : *Voyez le plan de Londres & la carte des environs.*

Il est vrai qu'une carte n'indique point comme cet Auteur, que telle nef est longue de 70

A 6

12 *AVERTISSEMENT.*

pieds, large de 36, & haute de 58 & demi ; mais quel est le voyageur, & même l'architecte, assez intrépide pour vouloir mettre dans sa tête, par pieds & pouces, les dimensions d'un très-grand nombre d'hôtels, & de deux ou trois cens églises ou chapelles ?

L'auteur convient lui-même qu'il a décrit plusieurs objets indignes de l'attention des curieux ; ce sont précisément ces objets que nous avons trouvés indignes d'une ample description, & nous les avons supprimés, pour ne pas donner lieu à la critique de nous appliquer ces vers de Boileau :

*Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,  
Et je me sauve à peine à travers d'un jardin.*



# LE PARISIEN A LONDRES.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Route de Paris à Londres.*

**I**L y a plusieurs moyens économiques de faire ce voyage : d'abord on peut prendre à Paris la diligence de Londres, en s'adressant au bureau des voitures, rue Notre-Dame des Victoires. On est nourri, couché & voitu-

ré, moyennant la somme de cent vingt livres; mais j'avertis qu'il faut ordinairement un ou deux louis de plus, tant pour les frais extraordinaires d'auberge & pour les étrennes aux cochers & aux matelots, que pour la permission d'embarquer, les frais d'embarquement (1) & de débarque-

---

(1) Ces frais ne sont pas imaginaires, car il arrive très-souvent que le capitaine, crainte de n'avoir pas assez d'eau dans le port à l'heure du départ, met le paquebot en rade, sans attendre les passagers; ceux-ci sont alors obligés de prendre une chaloupe, qu'il faut payer à part, depuis 3 livres jusqu'à 12 livres. Si le vaisseau attend les passagers dans le port, on ne paie que l'échelle pour s'embarquer; mais en arrivant à Dou-

ment, les transport des malles, les droits des douannes, &c. &c. Ce moyen n'a d'autre avantage que d'être très-expéditif, car il est un peu dispendieux; d'ailleurs, si dans les villes où l'on passe, telles qu'Amiens, Abbeville, Boulogne, Calais, Douvres & Cantorbéri, le voyageur se trouvoit retardé seulement d'un quart-d'heure pour affaires ou par indisposition, on ne l'attendroit point, & on ne lui rendroit aucune partie de l'argent consigné d'avance.

---

vres, on est bien rançonné d'une autre manière pour le transport des paquets du vaisseau à la douanne, & de la douanne à l'auberge, &c.

Il paroît donc plus avantageux de payer tout simplement la diligence pour aller jusqu'à Calais seulement : alors les personnes qui craignent la mer , ont l'agrément de pouvoir se reposer quelque-temps dans ce port , & d'attendre jusqu'à ce qu'un vent favorable puisse leur procurer un passage de trois heures (1).

Le passage de Calais à Douvres coûte 12 liv. pour les maîtres , & 6 liv. pour les domestiques.

---

(1) Le pas de Calais n'est que de sept lieues ; j'ai fait plusieurs fois ce passage en trois heures ; mais il a fallu dix-huit ou vingt-quatre heures dans d'autres occasions où nous avons été surpris par le calme ou par un vent contraire.

A Douvres on trouve tous les jours , & presque à toute heure , des voitures qui vont à Londres en seize ou dix-sept heures ; il n'en coûte qu'une guinée ou 25 liv. 4 sols , pour être dans la voiture , & la moitié du prix pour se placer sur l'impériale.

Les personnes qui ne savent pas parler Anglais , peuvent aller loger à Douvres , chez le sieur *Mariée* , qui est très-honnête. C'est un Français , ( né à Calais ) qui parle les deux langues , & qui tient un bureau de voitures pour Londres. On peut souper & coucher chez lui pour environ cinq shellings ou 6 liv.

Les personnes qui craignent la

dépense, sont averties que ce seroit une économie très-mal entendue, que de vouloir aller à pied de Douvres à Londres, parce qu'un voyageur à pied trouveroit difficilement de quoi se loger, & que les frais d'auberge pendant trois jours, lui coûteroient beaucoup plus qu'une place sur l'impériale d'une voiture, pendant seize ou dix-sept heures.

Le moyen le plus économique pour aller de Paris à Londres, c'est de s'embarquer à Dieppe pour *Brighthelmstone* : pour cela, il faut aller prendre la galiote à Poissi, pour descendre jusqu'à Rolleboise, & ensuite à Bonnières (une lieue plus loin,) pour

aller jusqu'au Roule. On peut aller du Roule au port Saint-Ouen, sur une mazette qui coûte ordinairement quarante à cinquante sols, pour faire 6 lieues; mais du port Saint - Ouen à Rouen, il y a deux lieues, qu'on peut faire pour cinq sols, dans un batelet.

De Dieppe à Brighthelmstone, le bras de mer est d'environ vingt-cinq lieues, & le passage coûte 12 liv. pour les ouvriers, & un louis pour les maîtres.

De Brighthelmstone à Londres, il y a à-peu-près soixante milles, ou 20 lieues, qu'on peut faire en douze heures, pour environ dix-huit liv. dans la voiture, & moitié prix sur l'impériale; on passe

à Lewes & à Croydon. Ce voyage, fait avec économie, ne doit coûter que 40 ou 45 liv.

---

## CHAPITRE II.

*Fausse monnoie. Maniere de compter l'argent.*

**L**A première attention qu'il faut avoir en arrivant en Angleterre, c'est de se munir de petites balances pour peser les guinées & les demi-guinées, qui sont les louis & les demi-louis de ce pays-là. Il y en a tant de fausses & de rognées ou altérées, qu'on court les plus grands risques si on les prend sans précaution.

On a vu des étrangers qui, avec cinquante guinées dans leur bourse, ne pouvoient pas acheter une paire de souliers, parce que les ayant reçues inconfidérément, ils n'en avoient aucune qui eût le poids requis par la loi. Il n'y a pas de petit marchand à Londres qui n'ait un trébuchet pour peser l'or; & puisqu'on ne peut pas donner une guinée sans qu'elle soit pesée, il est juste d'en faire autant en la recevant; cependant, auprès des personnes connues pour honnêtes, & d'un certain rang, il seroit impoli de peser leurs guinées en leur présence; alors on les prend sur parole, & on peut les rendre dans les vingt-quatre

heures, si la perte qu'on effuie en vaut la peine. Les étrangers s'accoutument difficilement à peser les guinées, mais c'est d'une nécessité indispensable; & quand une fois on en a pris l'habitude, cela ne coûte rien, car on peut en peser cinquante en moins d'un demi-quart d'heure.

Au reste, il faut faire attention qu'elles ne soient pas trop épaisses, car alors elles pourroient avoir le poids sans être d'or : quant aux shellings & aux demi-couronnes, qui sont à peu près les pieces de vingt-quatre sols & les petits écus d'Angleterre, on les essaie en les frottant sur une pierre à fusil. Si les pieces y déposent une ta-

che noirâtre, ou si la partie frottée paroît rouge ou grisâtre, c'est une marque qu'elle ne font pas de bon aloi.

Quand un homme honnête a donné de faux shellings, il ne fait aucune difficulté de les reprendre & de les changer, si on assure qu'ils viennent de lui; l'on pourroit d'ailleurs l'y obliger par serment devant le Juge de paix; ceci paroît inique au premier abord, parce qu'il semble qu'un homme de mauvaise foi pourroit s'enrichir en multipliant les faux sermens; mais nous verrons, dans un autre chapitre, que cette loi fait, au contraire, beaucoup d'honneur aux Anglois, parce qu'ils n'en abusent

point, & qu'elle a une infinité d'avantages, sans avoir presque aucun inconvénient.

Dans le commerce, on reçoit comme de l'argent comptant les billets de banque, parmi lesquels il y en a aussi beaucoup de faux. Le moyen de n'être pas trompé sur ce point, c'est de ne les recevoir que de personnes connues & d'une bonne réputation, & de regarder le jour à travers le papier pour y reconnoître ces mots en lettres blanches & transparentes : *Bank of England*, (Banque d'Angleterre.)

Au reste voici la valeur de la monnoie angloise.

1°. La guinée vaut vingt-un shellings, environ vingt-cinq livres

livres tournois , une livre sterling & un shelling.

2°. La demi-guinée vaut dix shellings six sols ; à peu près douze livres douze sols de France. Les faux-monnoyeurs en font de verre doré , qui ont le son & l'apparence des véritables demi-guinées , mais qui se cassent & se réduisent en morceaux , quand on les jette fortement sur une table ou sur le pavé.

3°. La couronne répond à-peu-près à notre écu de six francs ; elle est très-rare & vaut cinq shellings.

4°. La demi-couronne vaut à-peu-près un écu de trois liv. c'est-à-dire , deux shellings six sols. Les fausses sont de compo-

*Premiere Partie.* B

sition argentée , ou de cuivre recouvert d'une mince plaque d'argent.

5°. Le shelling vaut douze sols d'Angleterre, & à-peu-près vingt-quatre sols de France. On en trouve beaucoup de composition argentée ou de cuivre plaqué; mais il y en a un plus grand nombre de bon argent, & qui, quoique faux, passent au profit du faux monnoyeur, parce qu'ils ont les trois quarts & demi de la valeur qu'ils devroient avoir & qu'on n'a pas grand intérêt de les refuser, sur-tout quand on fait attention que les bons shellings sont très-rares; cependant il se trouve quelques personnes difficiles, qui pesent les shellings comme les guinées.

6°. Les demi-shellings , qu'on appelle *six pence* , répondent à la piece de douze sols de France ; c'est bien la plus indigne monnoie qu'il soit possible de trouver dans tout l'univers. Les meilleurs demi - shellings sont ceux qui n'ont pas la moindre empreinte, & qui, à force d'avoir été essayés , percés & rongés , soit à coup de dents , soit avec la pierre de touche , se trouvent réduits à la moitié de leur poids & de leur valeur. C'est la monnoie la plus facile à contrefaire ; car comme il n'y a pas d'empreinte & qu'on ne fait pas attention au poids , le faux monnoyeur n'a autre chose à faire qu'à tailler en rond de petites

B 2

plaques d'argent ou de cuivre argenté.

7°. Le demi-sol (*half-penny*) répond au sol de France : il y a dans la ville de Birmingham un tas d'ouvriers qui passent leur vie à faire de ces demi-sous, avec un mélange de fer & de mauvais cuivre ; ils sont beaucoup plus légers que les bons ; on trouve quelquefois des personnes qui les reçoivent par inadvertance ou par désintéressement ; mais le plus souvent on ne peut les faire passer qu'en en donnant deux pour un.

8°. Le liard, ou le *farthing*, est le quart du sol Anglais, & vaut aussi le quart d'un sol de France, quoique le sol de France ne soit

que la moitié du sol d'Angleterre ; c'est un défaut de proportion , auquel on ne fait pas attention à cause du peu d'intérêt , mais qui produiroit de grands inconvéniens , s'il étoit permis de payer en liards une somme considérable , & de transporter en Angleterre des liards de France ; car alors , avec douze livres six sols de France , on payeroit pour une guinée entière , quoique ces douze livres six sols ne vailent réellement qu'une demi-guinée.

La livre sterling est une monnoie idéale , dont on se sert dans les calculs ; elle vaut vingt shellings , c'est-à-dire , un shelling de moins que la guinée , & comme on compte par livres shellings

& fols, celui qui a reçu pendant trois fois une guinée & six fols, doit faire son addition de cette maniere.

1 <sup>o</sup> . . .	1 livre	1 shelling	6 fols.
2 <sup>o</sup> . . .	1 l.	1 f.	6 den.
3 <sup>o</sup> . . .	1	1	6
<hr/>			
TOTAL. . .	3 l.	4 f.	6 den.

Voici un exemple de la soustraction. Je suppose qu'un homme qui devoit quatre guinées, ait payé une guinée & demie; écrivez & opérez de la maniere que voici :

Doit . . .	4 livres	4 shellings	
Paie . . .	1 l.	10 f.	6 den.
<hr/>			
Reste . . .	2 l.	13 f.	6 den.

---

---

### CHAPITRE III.

*Voleurs de grand chemin. Logement en chambre garnie*

ÉCOUTEZ quelques Français qui ont fait un voyage à Londres, ils vous diront que les grands chemins sont remplis de *voleurs* ; (*high-way-men*) qu'il n'est pas possible d'aller de Londres à Cantorberi sans être arrêté dans la plaine de *Blackheath* ; qu'il faut cacher sa montre d'or & ne mettre en évidence qu'une montre d'argent ou de cuivre , & qu'il est d'usage de mettre prudemment son argent & ses

B 4

lettres de change dans ses souliers & de faire à part une bourse pour les voleurs : *heu fuge littus avarum* : fuyez , disent-ils , un pays où l'avarice & le défaut des loix multiplient les crimes.

Il est bien vrai que dans un pays où il n'y a pas de cavaliers de maréchaussée, il doit y avoir un peu plus de voleurs qu'en France ; mais il ne s'ensuit pas de-là qu'on n'y puisse voyager en sûreté ; j'ai fait six fois la route de Douvres à Londres , tant la nuit que le jour ; j'ai fait quatre fois celle de Londres à Brighthelmstone ; nous n'étions quelquefois que deux dans une voiture , & non-seulement il ne m'est jamais rien arrivé de dé-

sagréable , mais encore je n'ai eu que très-peu de crainte ; voici mes raisons.

D'abord , nous avons de quoi nous défendre contre un voleur ou deux , & si quelqu'un nous eût demandé la bourse ou la vie , nous aurions tiré de notre gousset tout autre chose que de l'argent. Les voleurs sachant aujourd'hui que dans les routes solitaires on ne voyage pas sans pistolets , ne se présentent qu'en tremblant , ou ne se présentent point du tout.

2°. Nous ne craignons pas une bande de voleurs , parce qu'une société pareille ne peut guere exister en Angleterre , où un malfaiteur qui veut servir

B 5

de témoin contre ses complices obtient toujours la grace du Roi & souvent une récompense pécuniaire de la part des personnes lésées.

3°. Quand il faut passer dans des endroits reconnus pour dangereux, le maître de la voiture publique fournit toujours un garde armé, qui, se tenant sur l'impériale ou sur le siege du cocher, est prêt, à chaque instant, à tirer un coup de fusil sur le premier qui voudroit ouvrir la portiere; s'il étoit prouvé par expérience qu'un garde seul fût insuffisant, on en donneroit deux, parce que dans toute société policée la sûreté publique est une loi de premiere nécessité.

4°. Enfin , les routes sont presque aussi bien gardées en Angleterre qu'en France , parce que chacun a pour ainsi dire le droit d'y exercer les fonctions de cavalier de maréchaussée. Tout homme qui arrête un malfaiteur sur un grand chemin est toujours récompensé , plus ou moins selon qu'il l'arrête vivant ou mort ( 1 ).

---

(1) On a quarante livres sterlings , près de mille livres tournois , pour arrêter un malfaiteur ; car à la comédie un arrêteur & protecteur de coquins , dit sur le théâtre , en parlant d'un voleur :

*He spends his life among Women ,  
and as soon as his money is gone ,  
one or other of the ladies will hang  
him for the reward , and there is forty  
pounds lost to us , for ever.*

Il passe sa vie parmi les femmes , &c

B 6

Mais, me dira-t-on, si on peut voyager avec autant de sûreté en Angleterre qu'en France, d'où vient qu'à Londres les gazettes donnent tous les jours un catalogue effrayant des personnes qui ont été volées la veille, & d'où vient qu'on est obligé de mettre, sur l'impériale des voitures, des gardes armés de fusils & de bayonnettes. Cet appareil militaire ne prouve-t-il pas le danger ?

---

aussi-tôt qu'il n'aura plus d'argent, l'une ou l'autre de ces dames le fera pendre pour avoir la récompense, & voilà quarante livres sterlings que nous perdrons pour toujours : *Beggar's, opera.*

Je réponds d'abord que je n'ai point prétendu qu'un voyageur pût se mettre en route en Angleterre avec autant de sûreté & avec aussi peu de précaution qu'en France. Sur le continent, le voyageur n'a, pour ainsi dire, pas besoin d'armes à feu; les cavaliers en portent pour lui, & leur seule présence sur un grand chemin, porte la terreur dans l'ame des personnes mal intentionnées; mais dans la Grande-Bretagne, le voyageur armé comme un cavalier de maréchaussée, doit montrer sur sa figure & dans toute sa contenance, une sécurité & une hardiesse qui fassent voir aux voleurs le danger qu'il y auroit de s'approcher.

Le catalogue des larcins qu'on voit dans les gazettes, ne prouve pas qu'il se commette beaucoup plus de vols en Angleterre qu'en France. 1°. Parce que les Auteurs de ces gazettes mettent souvent dans leurs feuilles des articles faux & controuvés, soit pour remplir l'espace qu'il leur reste & pour ne pas envoyer à leurs souscripteurs des pages entières de papier blanc, soit qu'ils veuillent quelquefois exagérer le mal, pour y remédier plus efficacement en excitant le public à se tenir sur ses gardes.

2°. Parce que les gazettes Françaises ne publiant point un pareil catalogue, on ne peut pas savoir s'il seroit plus ou moins

grand à Paris , qu'à Londres.

Quant à la garde armée qu'on met sur les voitures , elle ne prouve pas précisément l'existence du danger , puisqu'elle sert en même-temps à le détruire : c'est ainsi que la garde à pied & à cheval , qui veille nuit & jour à la sûreté de Paris , empêche qu'il n'y ait des larcins & des querelles ; mais elle ne prouve point que Paris soit peuplé de voleurs & de spadassins.

On peut en arrivant à Londres loger dans une auberge ; mais quelques jours après , si on est dans ce pays-là pour quelque-temps , il est plus convenable & même plus honnête , de prendre un logement dans une maison bourgeoise.

Il n'y a pas à Londres ce qu'on appelle des hôtels garnis (1), c'est-à-dire, de ces maisons où l'on réunit sous le même toit, à tant par mois, l'étranger & le citoyen, le gentilhomme & le roturier ; & où le prêtre, le soldat & l'homme de loi ne font quelquefois séparés que par une mince cloison, de la coquette, de la prude & de la courtisane : mais on trouve chez une infinité de marchands & de bourgeois honnêtes, une ou deux chambres garnies à louer, à tant par semaine ; il y en a à tout prix ; mais pour sept à huit shellings, ou environ neuf livres par se-

---

(1) Ils sont au moins en très-petit nombre.

maine , on peut en avoir une très-propre.

Les personnes qui ne savent pas parler Anglais , trouvent facilement des maisons où l'on parle Français. On peut très-souvent s'y mettre en pension , à raison d'environ quinze à vingt shellings par semaine ; & si on aime mieux aller dîner à l'auberge , on convient d'ordinaire avec le maître de la maison , de prendre le thé tous les matins avec lui & sa famille , &c.

Se mettre tout à fait en pension chez un Anglais , est en général le meilleur moyen qu'on puisse prendre pour fréquenter bonne compagnie , & pour apprendre à parler la langue Anglaise.

Les logemens garnis sont annoncés par un écriteau, avec ces mots :

*Room furnished to let :*

Chambre garnie à louer.

Au reste, les Anglais honnêtes, louent rarement leurs chambres garnies à quelqu'un, sans aller aux informations sur son compte; par conséquent, l'étranger qui se présente chez eux, doit toujours avoir quelque moyen de se faire connoître.

Les femmes trouvent plus difficilement à se loger de cette manière, parce qu'elles sont en général un peu plus difficiles à contenter, & qu'elles occasionnent un peu plus d'embarras.

Voilà pourquoi on voit une infinité d'écriteaux, qui portent ces mots :

*Lodging furnished for a single gentleman :*

Logement garni pour un Monsieur seul.

---

## CHAPITRE IV.

*Plan de Londres , son étendue ,  
sa population & son climat.*

QUOIQUE la ville de Londres soit pour le moins aussi grande que Paris , il est très-facile à un étranger de la parcourir dans tous ses quartiers , sans conducteur & sans se fourvoyer. Pour cela , il n'y a qu'à bien étudier

sur un plan pendant une demi-heure, les rues principales auxquelles toutes les autres vont aboutir. Quand une fois on connoîtra la rue *d'Oxford*, (*Oxford-street*) *Pecadilly*, *Pall Mall*, le *Strand*, & quelques autres, telles que *Holborn*, *Cheapside*, *Cornhill*, *Wapping* & *Bishopsgate* (1),

---

(1) Le mot *gate* signifie *porte* ou *barrière* ; toutes les rues de Londres, dont le nom finit par ce mot, étoient autrefois à l'extrémité de la ville, quoiqu'elles n'y soient pas aujourd'hui. Telles sont les rues appelées *Aldersgate*, *Newgate*, *Billingsgate*, *Ludgate*, &c. C'est ainsi que les rues de Paris qui, du temps de Philippe-Auguste, étoient des chemins ou des fossés autour de la ville, portent aujourd'hui le nom

on pourra aller par - tout sans crainte de se perdre , parce qu'alors , dans quelque petite rue écartée qu'on se trouve , on ne pourra jamais marcher un demi-quart d'heure en avant , sans rencontrer la campagne ou une des principales rues ; cela est si vrai , que le lendemain de mon arrivée à Londres , j'allai me promener seul dans différens quartiers , & je retournai à mon logement sans me faire indiquer mon chemin par qui que ce soit.

---

de *fossés*. Telles sont les rues des Fossés - Saint - Germain - l'Auxerrois , des Fossés-Montmartre , des Fossés-Saint-Bernard , &c.

Deux jours après , m'étant vanté de ma prouesse , un homme s'avisa de parier contre moi , que je n'irois point seul , en cinq quarts-d'heure , depuis la tour de Londres , jusqu'à *Portman Square* , qui est une place dans le quartier de *Marybone* , à quatre milles de la tour : non-seulement je gagnai le pari , mais encore j'arrivai au but par le chemin le plus court.

On agite souvent la question de savoir , si Londres est plus ou moins grand que Paris. Cette question produit presque toujours des débats interminables , & je n'en suis pas surpris , parce qu'elle est très-équivoque ; demande-t-on par-là si le terrain

occupé par la ville de Londres, est plus ou moins étendu que celui qu'occupe la ville de Paris, ou veut-on savoir s'il y a plus ou moins d'habitans ?

Dans le premier cas, la question ne signifie presque rien ; car une ville pourroit être très-petite en effet , quoiqu'elle occupât d'ailleurs un très-grand terrain, par le grand nombre des petites maisons , des grands jardins & des terres labourables ; dans le second cas, la demande est encore équivoque ; car quand on veut savoir le nombre des habitans de Londres , parle-t-on seulement de l'ancienne ville de Londres , réunie aujourd'hui à l'ancienne cité de Westminster , ou

veut-on que je comprenne dans la question les anciens bourgs de Southwark & de Rotherhithe, qui peuvent être considérés aujourd'hui comme des fauxbourgs de Londres? Faut-il y comprendre les bourgs d'Islington, de Chelsea & de Knightsbridge qui touchent aujourd'hui la ville, tant elle a été agrandie par la fureur de bâtir? Dans ce dernier cas, la question est encore équivoque; car si on veut me faire compter le nombre des habitans qui occupent cette masse énorme d'architecture pendant l'été, j'en trouverai sûrement beaucoup moins qu'à Paris, parce que la plupart des familles nobles & des riches bourgeois de Londres,

vont

vont passer six mois de la belle saison à la campagne. Dans ce tems, les trois grands spectacles sont fermés, & les immenses quartiers de Westminster & de Marybone, sont à-peu-près déserts; mais si on pouvoit compter les habitans de Londres pendant l'hiver, on y en trouveroit vraisemblablement autant qu'à Paris, sur-tout si on y comprenoit les individus & les familles entières de marins, qui vivent dans des vaisseaux depuis le pont de Londres, jusqu'à Greenwich.

Le vrai moyen de connoître la population d'une ville, c'est d'avoir égard au nombre des morts, qui est tous les ans à-peu-près la cinquantieme partie des

*Premiere Partie.*

C

habitans : or , il meurt chaque année à Londres environ dix-neuf à vingt mille hommes, comme à Paris , d'où il s'enfuit que chacune de ces deux villes a près d'un million d'habitans. Cependant , il faut observer qu'en comptant les morts de Londres, on y comprend tous ceux qui ont été enterrés dans une grande banlieue, qui s'étend à dix milles à la ronde (*Within bills of mortality*) d'où il s'enfuivroit qu'il faudroit ajouter les habitans de Londres à tous ceux de sa grande banlieue , pour avoir à-peu-près autant de monde qu'à Paris; mais ceci se trouve compensé par une autre considération ; car sur cent mille personnes qui vont

passer la belle saison à la campagne, on peut supposer qu'il en meurt deux mille par an, c'est-à-dire, mille à la ville pendant l'hiver, & mille dans la province, pendant l'été. Or, ces derniers n'étant point comptés parmi les morts de Londres & de la banlieue, quoiqu'ils aient été habitans de la ville pendant l'hiver, il s'ensuit qu'il y a une plus grande différence à Londres qu'à Paris, entre le nombre des morts, tels qu'on les compte, & celui des vivans; c'est-à-dire, que si Paris contient cinquante fois autant d'habitans qu'il y a de morts dans le courant d'une année, Londres & sa banlieue peuvent bien en contenir cin-

quante-deux ou cinquante-trois fois autant. Or, cinquante-deux fois vingt mille produisent un million & quarante mille, c'est-à-dire, qu'on peut supposer un million & quarante mille hommes dans Londres & sa banlieue : donc s'il y en a quarante mille dans la banlieue, il restera un million d'habitans pour Londres, comme pour Paris.

*Position géographique de cette ville.*

Londres est au cinquante-unième degré 30 / de latitude, c'est-à-dire, qu'elle est plus près du pôle que Paris, & plus éloignée de l'équateur, d'environ

trois degrés ; c'est pour cette raison que le soleil s'y élève un peu moins sur l'horison, que les jours y sont plus courts en hiver & plus longs en été. Vers la saint Jean, il n'y a pas de nuit proprement dite, car l'aurore se montre, déjà vers l'orient, avant que le soleil ait cessé de lancer vers l'occident les rayons qui forment le crépuscule du soir ; c'est ce qui a fait dire à l'auteur du Poëme des Saisons, en parlant de l'été :

*Short is the doubtful empire of the night*

L'empire de la nuit est court & chancelant.

Poëme des Saisons, par TOMPSON, livre II.

Londres a aussi deux degrés 25 minutes de longitude occidentale plus que Paris, & com-

C 3

me la terre par son mouvement diurne ne tourne d'un degré, d'occident en orient, qu'en quatre minutes de temps, il s'ensuit delà que le méridien de la capitale de l'Angleterre, passe sous le soleil près de dix minutes plus tard que celui de Paris, & la montre du Parisien qui arrive à Londres, doit paroître avancer de dix minutes, quoiqu'elle n'avance pas en effet; cette remarque, qui paroîtra minutieuse à quelques lecteurs, peut devenir très-importante dans certains cas.

Pour le prouver, supposons que deux Français se soient fait un don mutuel de leurs biens en faveur du survivant, & qu'ils meurent tous deux le même jour

à cinq heures, l'un à Londres, l'autre à Paris; il semble d'abord que l'un n'a pas survécu à l'autre, & que leur donation est nulle; mais comme il est cinq heures à Londres, dix minutes plus tard qu'à Paris; celui qui est mort en Angleterre a nécessairement survécu à celui qui est mort en France, & les biens de ce dernier doivent passer aux parens du premier.

Je pourrois citer ici d'autres exemples, pour faire voir combien il est intéressant de connoître la différence des longitudes; mais pour ne pas trop m'écartier de mon sujet, je les supprime, crainte qu'on ne me dise:

*Sed nunc non erat his locus.*

C 4

---

---

## CHAPITRE V.

*Interpretes français. Nécessité de  
savoir l'anglais.*

**A** MON arrivée à Londres, je mis pied à terre à *Charing-Cross*, quartier très-éloigné d'une maison, pour laquelle j'avois quelques lettres de recommandation. Ne voulant pas m'y présenter ce jour-là, & ayant entendu dire qu'il y avoit des auberges Françaises dans le quartier de *Sevendials* (les sept cadrans) je m'adressai tout bonnement à une marchande fruitiere,

pour la prier de m'indiquer ce quartier, en prononçant ces mots à ma manière : *Sevendials, Madam, Sevendials*. Elle me répondit avec un rire moqueur, mais je ne compris pas un mot de ce qu'elle me dit. Cependant, comme sa réponse étoit accompagnée de quelques gestes, je compris par-là de quel côté je devois aller; j'enfilai la rue qu'on appelle *Saint Martin's-Lane*, & quand j'eus fait environ deux cens pas, la crainte de m'égarer, me fit répéter ma question à un homme à qui je dis : *Sevendials, Monsieur, Sevendials* : cet homme, qui vraisemblablement ne m'entendoit point, parut me questionner à

son tour ; mais je fus bien embarrassé pour lui répondre ; alors la canaille m'entoura , en me considérant comme une rareté , ou comme un homme tombé des nues ; j'étois dans le plus grand embarras , quand un honnête Anglais , voyant à mon costume , que j'étois un Français nouvellement débarqué , me dit ces mots que je n'oublierai jamais : *Parlez France , mon sire , moi je vous répondre.* Ces paroles furent pour moi un de ces traits d'éloquence qui vont jusqu'au cœur , & je ne pus m'empêcher de dire à cet Anglais , après l'avoir remercié , qu'il parloit comme un Dieu , & qu'il étoit mon Ange tutélaire. Il eut la

bonté de me conduire lui-même jusqu'à la première auberge, & de m'avertir, chemin faisant, qu'au lieu de faire des questions au premier venu dans la rue, il falloit toujours entrer dans quelque boutique où je serois sûr de trouver de l'honnêteté.

Arrivé à mon auberge, je me procurai le plan de la ville, à l'aide duquel je me promenai, comme je l'ai dit, dans divers quartiers, sans être obligé de faire la moindre question à qui que ce soit.

Il est sans doute bien agréable pour un homme qui arrive pour la première fois dans une ville immense, de pouvoir la parcourir sans avoir besoin d'un con-

ducteur ; mais s'il ne connoît pas la langue du pays, il entend à chaque instant de vains sons, qui ne disant rien à son esprit, ne font qu'étourdir ses oreilles ; quand il entre dans un temple & qu'il rencontre quelque monument digne de sa curiosité, les plus belles inscriptions ne sont pour lui que des caractères hyeroglyphiques indéchiffrables ; & si dans ses courses il a besoin de prendre quelque rafraîchissement, il ne peut le demander que par signes. Il est exactement comme un homme qui ne fait ni lire ni écrire, & qui tout-à-coup seroit devenu sourd & muet. Cette position donne à toute sa contenance un air de timidité,

qui inspire aux aigrefins qu'il rencontre, le dessein de lui jouer quelque tour, & d'en faire un dupe.

Il est bien vrai que pour remédier à cet inconvénient, on peut au besoin payer un interprete ; mais ce remede est quelquefois pire que le mal ; car s'il est possible de rencontrer de temps en temps des interpretes qui s'acquittent de leur devoir avec autant d'honnêteté que de bonne-foi, on en trouve plus souvent contre lesquels on a besoin de la plus grande circonspection. Plusieurs d'entre eux sont comme des tuteurs mal intentionnés, qui cherchent à faire leurs affaires aux dépens du mineur. Il est

de la prudence de faire avec eux des conventions très-précises pour leur salaire, & de les payer devant témoins, ou d'exiger un reçu ; car si on les employoit pendant plusieurs jours sans convenir de prix, & en ne leur donnant que quelques à comptes, ils pourroient finir par demander un prix exorbitant. Leur serment devant le Juge de paix, suffiroit pour obtenir la prise de corps contre celui qui les auroit employés, & l'on ne pourroit éviter l'emprisonnement, qu'en payant la somme demandée ou en donnant caution. Les loix Angloises favorisent en général la liberté populaire, contre l'oppression des riches, & dans tous les cas

douteux, la balance de la Justice; penche toujours en faveur de celui qui travaille, contre celui qui le paye.

Quelques interpretes parlent continuellement à un étranger des risques qu'il court avec les autres, sans parler des embûches qu'ils tendent eux-mêmes; ils chargent le tableau pour inspirer une terreur panique, & pour se rendre nécessaires; mais quand une fois on connoît les mœurs & les usages, la prudence évite tous les dangers, ou pour mieux dire, elle les fait évanouir, parce qu'on ne risque pas d'aller se perdre dans un mauvais chemin, quand on connoît la bonne route. Une chose qu'il faut éviter soi-

généralement avec un interprète ; c'est d'aller acheter des marchandises chez des personnes qu'il indique ; le marchand qui est alors obligé de récompenser secrètement la complaisance de celui qui lui amène des chalands, vend conséquemment un peu plus cher, & par ce moyen, l'étranger paye son interprète (1) deux fois.

Un François trouve dans tous les quartiers de Londres, des personnes qui parlent également les deux langues ; mais la plupart font un mystère de leur savoir, ou pour le moins ils

---

(1) Les interprètes ne sont la plupart que des valets de louage.

ne le déploient qu'avec la plus grande économie; ils affectent de parler entre eux devant l'étranger la langue qu'il n'entend point, comme s'ils prenoient plaisir à jouir de son embarras.

Cette circonstance inspire toujours le desir de s'initier dans la langue du pays, & ce desir ne peut qu'augmenter par l'espérance de pouvoir lire la gazette anglaise & plusieurs chefs-d'œuvres de littérature dans l'original; mais on ne peut entreprendre l'étude de l'anglais sans courir encore quelques risques, & c'est ici qu'il faut redoubler de prudence & de courage, si l'on ne veut perdre son temps & son argent.

---

---

## CHAPITRE VI.

### *Observations sur l'étude de la Langue Anglaise.*

**C**OMBIEN de temps faut-il pour apprendre l'idiome anglais ? Voilà la première question que font ordinairement les commençans : je la résoudreai quand on m'aura dit combien il faut de temps pour bâtir une maison. Ceci dépend, me dira-t-on, non-seulement de la diligence & des moyens qu'emploie l'architecte, mais encore des dimensions qu'on veut donner au bâtiment, & des ornemens plus ou moins grands,

dont on veut enrichir un morceau d'architecture : il en est de même de l'étude de la Langue Anglaise.

Voulez-vous simplement la savoir parler comme certaines personnes qui se croient suffisamment instruites, quand elles savent demander du pain & du vin ? ou voulez-vous connoître les richesses de cette langue aussi-bien que Johnson & le Docteur Lowth ? Entre ces deux extrémités, il est une infinité de degrés intermédiaires. Je veux, me direz-vous pouvoir lire une gazette, & prendre part à une conversation. Dans ce cas, je vous demanderai comment vous voulez lire cette gazette; voulez-vous tout simplement la lire des yeux

pour l'entendre seulement vous-même, ou fouhaiteriez la prononcer de maniere qu'un anglais pût l'entendre à votre lecture ? dites-moi, de quel genre & dans quel style fera la conversation à laquelle vous desirez prendre part ? Vous proposez-vous d'y jouer le rôle d'un homme de lettres, qui se distingue par une prononciation correcte & une diction élégante, ou vous contenteriez-vous de parler anglais comme certains Suisses & Allemands parlent Français à Paris.

Dans chacun de ces cas, il faudra me dire pareillement si vous devez recevoir deux leçons par semaine ou trois leçons par jour ; il faudra aussi me faire

connoître le degré d'attention dont vous êtes capable, & la portion d'intelligence dont la nature vous a favorisé ; vous me direz encore, si après avoir reçu votre leçon, vous perdrez de vue l'objet de votre étude jusqu'à la leçon prochaine, ou si vous profiterez de cet intervalle pour observer & réfléchir, & pour vous exercer avec des personnes instruites.

J'ai besoin de savoir tout cela pour répondre, parce que pour calculer le temps que vous emploierez à parvenir à un but, il faut que je connoisse non-seulement la route qu'on vous aura indiquée & le degré de vitesse avec laquelle vos forces vous per-

mettront de la parcourir ; mais encore le temps que vous pourrez perdre à vous reposer en chemin.

Au reste , si vous êtes déjà accoutumé à l'étude des langues , si vous connoissez la vôtre par principes , & si vous savez un peu de latin , votre ouvrage étant déjà commencé , sera plutôt fini ; quand il s'agit de monter au sommet d'une montagne , celui qui a déjà parcouru la moitié de la pente , doit naturellement arriver plutôt que celui qui est au fond du vallon.

Quelque soit le degré de perfection avec lequel vous vous proposez de parler anglais , gardez-vous de croire certains maî-

tres de langues, grands prometteurs, qui se vanteront de pouvoir vous instruire parfaitement dans l'espace de six semaines, moyennant cinq à six louis. Ce n'est là qu'une imposture pour attraper votre argent, & ceux qui font de pareilles promesses, sont ordinairement ceux qui sont le moins en état de les remplir.

Pour apprendre l'Anglais en peu de tems, voici les moyens économiques que je crois devoir vous indiquer.

Ne souffrez point que votre Maître commence par vous expliquer les regles de la grammaire, sur le régime des verbes & des prépositions; & s'il veut vous faire traduire quelque ou-

vrage sublime, tel que les Aventures de Télémaque & les Tragedies de Shakespear, dites-lui que c'est-là la méthode qu'on emploie dans les Colléges, pour apprendre très-peu de latin dans l'espace de six ans.

Commencez tout bonnement par apprendre l'anglais par routine, comme vous avez d'abord appris votre langue maternelle, comme Demosthene avoit appris le grec, & comme Cicéron avoit appris le latin.

Quand vous faurez cinq à six cents phrases vulgaires de la langue anglaise, & que vous les aurez comparées aux phrases correspondantes de votre langue, cette comparaison vous aura déjà

déjà fait connoître un certain nombre de regles , & si on est obligé de vous en expliquer quelques-unes , vous aurez au moins la facilité de les entendre , en en faisant l'application sur des phrases connues.

Parce moyen, vous aurez un autre avantage ; car à quelle époque que vous terminiez ou que vous suspendiez votre étude, soit par dégoût ou par d'autres obstacles, vous pourrez journellement, & à chaque instant faire usage des dialogues familiers que vous aurez appris, & vous serez à cet égard bien différent de celui qui ayant étudié pendant cinq à six mois les Nuits d'Young & le Paradis Perdu de Milton, seroit obligé de prendre

*Premiere Partie.*

**D**

un interprete pour demander une veste de Nankin à son tailleur, & pour commander à son cordonnier une paire de bottes & d'escarpins.

Dans les beaux ouvrages de littérature, les expressions & les tournures sont ordinairement si éloignées de la conversation ordinaire, qu'il seroit sûrement impossible à un Anglais d'apprendre dans Boileau ou dans Racine, les expressions nécessaires pour louer une chambre garnie à Paris, ou pour écrire en français une lettre familiere d'affaires ou d'amitié; pour achever de démontrer ce que j'avance, je citerai un Académicien de Toulouse, grand littérateur, qui

avoit remporté plusieurs prix d'éloquence française, tant en prose qu'en vers : il connoissoit assez bien l'art d'écrire, & cependant il ne savoit pas parler. Cet Académicien étant chez M. de Fontenelle, & se retirant à onze heures du soir, pria la servante de l'éclairer, en lui disant : *la Fille faites-moi lumiere, je né m'y vois pas dans les escaliers.*

Cette phrase étoit une traduction littérale du patois Toulousain, & parce que chaque mot étoit français, l'Académicien croyoit bien parler la langue française; cependant la servante qui ne l'entendoit point, tant par rapport à la tournure des expressions, qu'à cause de l'accent,

ne pensoit pas à l'éclairer sur l'escalier, & l'Académicien répétoit à chaque instant : *faités-moi lumiere la fille ; jé né m'y vois pas dans les escaliers ;* alors M. de Fontenelle prit la parole, & dit : Je vous prie M. d'excuser cette pauvre fille, car elle n'entend que le français. On voit par-là, qu'entreprandre l'étude d'une langue par la traduction des chefs-d'œuvres d'éloquence, c'est commencer par où l'on devroit finir. Ne prenez donc un maître d'anglais que pour vous apprendre à bien prononcer & à traduire littéralement des dialogues, des comédies & des gazettes. Les gazettes anglaises sont en général si amples & si variées,

que vous y trouverez non-seulement tous les styles , mais encore tous les sujets , depuis les querelles des Rois jusqu'aux combats à coups de poings , & depuis des morceaux sublimes de poésie épique , jusqu'à l'énigme & au calambour. Cette lecture vous mettra bientôt en état d'entendre une conversation , & la conversation vous instruira beaucoup mieux qu'un maître. Quand vous aurez fait les premiers pas dans votre carrière , exercez-vous à traduire de l'anglais en français à l'aide d'un dictionnaire , & alors prenez garde à quelques écueils.

Faites-bien attention que deux langues n'ont jamais entre elles

assez de rapport , pour que chaque mot puisse se traduire par un mot correspondant ; par exemple , le titre d'une gazette *The new daily advertiser* , signifieroit mot à mot , s'il étoit permis de le dire en français , *le nouveau quotidien avertisseur* ou *donneur d'avis* ; & pour donner à ce titre une tournure française , on seroit obligé de dire ; *nouveau Journal d'annonces & d'avis au Public*.

Puisque l'anglais traduit mot-à-mot ne donne que de très-mauvais français , vous pouvez en conclure que réciproquement , lorsqu'un français veut suivre sa langue pas-à-pas , pour parler anglais , il s'exprime très-mal dans cette dernière langue.

Quelquefois une phrase entiere de François , peut & doit s'exprimer par un seul mot anglais ; ainsi, *relever une femme de couches*, se dit en anglais *church ; carelesly* & *un deservedly*, signifient par maniere d'acquit & sans l'avoir mérité ( 1 ). S'il s'agit de traduire cette phrase, *he is fallen in love with a player*, il faut traduire: *il s'est amouraché d'une comédienne*, quoique cela signifie mot-à-mot; *il est tombé en amour avec une comédienne*.

Prenez garde sur-tout aux expressions proverbiales & figurées, qu'on ne peut presque ja-

---

(1) *A cherry-chicked lass*, signifie : Une jeune fille qui a les joues couleur de cerises ou vermeilles.

mais traduire littéralement, parce que les métaphores, les comparaisons & les allusions, ne sont pas les mêmes chez les deux nations, quoique les idées principales soient à-peu-près les mêmes. *A blind story*, mot-à-mot, *une histoire aveugle*, ne signifie autre chose qu'un conte borgne ; mourir sur un fumier, ne peut se dire en anglais que par ces mots, *to die in a ditch*, qui signifient mourir dans un fossé : pour dire en parlant d'un Médecin qu'il a fait son apprentissage sur le corps d'un malheureux ; il faut dire qu'il a fait l'essai de son adresse sur un pauvre misérable (*he made the trial of his skill upon a poor wretch* ; ) enfin, si l'on veut dire qu'un hom-

*mé crie comme un aveugle qui a perdu son bâton , il faut prendre cette tournure , il pleure comme un enfant qui a perdu son hochet : ( he cries like a child that has lost his rattle. )*

On feroit un volume entier de ces anglicismes & de ces gallicismes. Il faut absolument en faire une étude particulière , & les comparer ensemble pour en connoître la différence , sans quoi l'on ne saura jamais les deux langues.

On trouve dans les deux idiomes beaucoup de mots qui se ressemblent entièrement ; tels sont les mots français , *interruption , second , métal , table , navigation , sincere , amusement ,*

82. *Le Parisien*

*adieu*, qui font les mêmes en anglais, à la prononciation près; il y a aussi beaucoup de mots anglais, qui ne diffèrent des mots français que d'une ou de deux lettres; tels sont, par exemple, les mots *colour*, *music*, *lamp*, *magician*, *liberty*, *pilot*; ces sortes de mots ont quelquefois le même sens dans les deux langues; mais il arrive souvent qu'ils ont un sens différent plus ou moins étendu; ainsi, le mot *divinity* ne signifie pas *la divinité*, mais *la théologie*; *a physician* n'exprime pas *un Physicien*, mais *un Médecin*. *I have a good character*, ne signifie pas *j'ai un bon caractère*, mais *j'ai une bonne réputation*. Il y a des Français qui,

ne faisant pas attention à ces différences, ne peuvent apprendre l'anglais qu'en prenant l'habitude de mal parler leur langue ; ainsi, quand ils veulent dire qu'un homme a épousé une jolie femme, ils disent : *il a marié une jolie femme*, & cela parce qu'ils ont entendu dire en anglais, *he has married a pretty woman*, le mot *beau* en français se dit de tout ce qui a de la beauté ; mais on ne se sert de ce même mot en anglais, que pour exprimer *un damoiseau & un petit-maître* ; & si un Français, pour dire un petit-maître, disoit mot-à-mot, *a little master*, on croiroit entendre un domestique qui parleroit de l'enfant de son maître.

84 *Le Parisien.*

Le mot *people* signifie *le peuple* ; mais il signifie aussi *les gens* , *les personnes*. Un Anglais qui ne faisoit pas attention à cette double signification , disoit qu'il avoit vu cinquante *peuples* dans une maison , pour dire qu'il y avoit vu cinquante *personnes* , & cela parce qu'on dit en anglais, *there were fifty people*.

Voici une petite liste de mots anglais , qui sont les mêmes ou presque les mêmes en français , quant à l'orthographe , quoiqu'ils soient très - différens , tant pour la prononciation que pour la signification.

M O T S A N G L A I S.	T R A D U C T I O N .
<i>Complexion</i> . . . . .	Le teint.
<i>Academy</i> . . . . .	École.

**MOTS.**  
**ANGLAIS.**

**TRADUCTION.**

<i>Character</i> . . . . .	Réputation.
<i>Grief</i> . . . . .	Chagrin.
<i>Divine</i> . . . . .	Théologien.
<i>Physic</i> . . . . .	Médecine.
<i>Plain</i> . . . . .	Clair. Simple.
<i>Charge</i> . . . . .	Accusation.
<i>Evidence</i> . . . . .	Preuve.
<i>Spectacles</i> . . . . .	Lunettes
<i>Cry</i> . . . . .	Pleurer.
<i>Relief</i> . . . . .	Soulagement.
<i>Encore</i> . . . . .	Bis.
<i>Intelligence</i> . . . . .	Nouvelle.
<i>Non-plus</i> . . . . .	Rendre muet.
<i>Romance</i> . . . . .	Roman.
<i>Crane</i> . . . . .	Grue.
<i>Pamphlet</i> . . . . .	Brochure.
<i>Bank</i> . . . . .	Rive.
<i>Inhabited</i> . . . . .	Habité.
<i>Direction</i> . . . . .	Adresse.
<i>Deliver</i> . . . . .	Livrer.
<i>Miser</i> . . . . .	Avare.
<i>Library</i> . . . . .	Bibliothèque.
<i>Villain</i> . . . . .	Coquin.
<i>Relations</i> . . . . .	Parents.

On voit par ce petit nombre d'observations, combien il faut de sagacité pour parler deux langues très-purement, sans transporter dans l'une les idiomes qui sont particulières à l'autre ; mais ce qui fait la plus grande difficulté en anglais, c'est la connoissance des syllabes longues & breves. Il n'y a pas de règles générales sur cette matiere comme en latin, & l'on ne peut apprendre cet accent, que par l'usage & par la lecture de quelques vocabulaires, où les longues sont marquées.

Quant à la valeur des lettres, il faut absolument entendre prononcer le son de quelques-unes, pour s'en faire une idée, parce

que la langue française n'ayant point de sons pareils, on ne peut les peindre aux yeux d'un français; voici cependant une petite liste de mots anglais, qui se prononcent comme certains mots français; on y verra la différente valeur de quelques voyelles.

TRADUCTION.	MOTS ANGLAIS.	PRONONCIE.
Soulier . . . . .	<i>Shoe</i> . . . . .	Chou.
Livre . . . . .	<i>Book</i> . . . . .	Bouc.
Foie . . . . .	<i>Liver</i> . . . . .	Livre.
Cher . . . . .	<i>Dear</i> . . . . .	Dire.
Plein . . . . .	<i>Full</i> . . . . .	Foule.
Pauvre . . . . .	<i>Poor</i> . . . . .	Pour.
Verfer . . . . .	<i>Pour</i> . . . . .	Port.
Cuire au four . . . . .	<i>Bake</i> . . . . .	Bec.
Moi . . . . .	<i>Me</i> . . . . .	Mie.
Il pleut . . . . .	<i>It rains</i> . . . . .	Il te rince.
Anguille . . . . .	<i>Eel</i> . . . . .	Ile.
Grossier . . . . .	<i>Coarse</i> . . . . .	Corse.

TRADUCTION.	MOTS ANGLAIS.	Prononchez!
Jument . . . . .	<i>Mare</i> . . . . .	Mere.
Mer . . . . .	<i>Sea</i> . . . . .	Si.
Cerceau . . . . .	<i>Hoop</i> . . . . .	Houpe.
Chair . . . . .	<i>Flesh</i> . . . . .	Fleche.
Charbon . . . . .	<i>Coal</i> . . . . .	Cole.
Charrette . . . . .	<i>Cart</i> . . . . .	Carte.
Clef . . . . .	<i>Key</i> . . . . .	Qui.
Couture . . . . .	<i>Seam</i> . . . . .	Cime.
Larme . . . . .	<i>Tear</i> . . . . .	Tire.
Veau . . . . .	<i>Veal</i> . . . . .	Ville.
Vrai . . . . .	<i>True</i> . . . . .	Trou.
Fou . . . . .	<i>Fool</i> . . . . .	Foule.
Perdre . . . . .	<i>To lose</i> . . . . .	Toulouse



---

## CHAPITRE VII.

*Avis aux étrangers qui vont se promener dans les rues de Londres. Costume, combats, filoux, voleurs à pied, femmes de mauvaise vie, gardes de nuit, &c.*

CERTAINES rues de cette ville sont si larges & ornées de trottoirs, si beaux & si propres, qu'elles peuvent servir de promenades; mais on ne doit s'y promener qu'avec certaines précautions.

D'abord on peut bien y paroître avec un habit à la Française, mais il est plus convena-

ble de ne jamais s'y faire remarquer par son costume ; il y auroit de l'imprudence & même de la témérité de s'y montrer avec le chapeau sous le bras, soit en habit noir & en cheveux longs, soit en habit galonné, avec une épée. Les honnêtes gens ne feroient sans doute qu'en rire, mais à coup sûr, on feroit hué par la canaille, qui pourroit bien s'émanciper jusqu'au point de jeter de la boue ; il arriveroit encore pire, si un prêtre catholique ou un religieux voyageant dans ce pays-là, s'y montroit sous le costume de son état..... Bien des étrangers trouvent que la police est foible à cet égard, & que le peuple est déraisonnable & très-

grossier ; cela peut être , mais qu'on se donne la peine de faire cette réflexion : si un Anglais , qui est accoutumé à parler très-librement chez lui des opérations du gouvernement , se trouvoit dans un pays purement monarchique , & qu'il voulût y parler à l'Anglais des affaires de l'Etat , toutes les voix se réuniroient pour l'accuser d'imprudenee : c'est en vain qu'il trouveroit l'accusation injuste ; chacun lui rappelleroit le respect dû au Souverain : hé bien , le peuple de Londres doit être considéré comme souverain , quant aux costumes de son pays , & sous ce point de vue , il faut lui obéir jusqu'à un certain point ; il est vrai que ses loix sont quel-

que-fois très-bisarres , mais il y auroit encore plus de bisarrerie de votre part , si vous vous obstinieiez à lui montrer un costume qui lui choque la vue , si vous affectieiez de montrer une certaine supériorité dans un pays où l'on croit à l'égalité des hommes , & si chez un peuple qui est enthousiaste & idolâtre de sa liberté , vous vouliez user de la vôtre , jusqu'au point de renverser ses autels & briser son idole.

Il est bon d'avertir ici que , lorsqu'un homme porte sur son habit des boutons de la même étoffe , on a réellement le droit de l'arrêter & de le conduire chez le juge de paix. Voici pourquoi : il y a un acte du parlement

qui défend aux Tailleurs, sous peine d'une forte amende, de mettre sur les habits, des boutons simples, qui n'auroient pas été faits par un boutonnier de profession. Cette loi, qui paroît inique, & fort singulière, est cependant très-humaine & très-sage, puisqu'elle empêche qu'un changement de mode ne puisse réduire les boutonniers à la mendicité, & que d'ailleurs, elle favorise l'exportation des boutons, en encourageant les manufactures, &c. L'étranger qui porte quelquefois un habit fait dans son pays, avec des boutons de la même pièce, ne paye pas l'amende quand on l'arrête pour la première fois; mais il faut qu'il

change de boutons, s'il ne veut pas être arrêté & condamné le lendemain.

Quand vous passerez dans quelqu'une des petites rues où les trottoirs sont fort étroits, dérangez-vous dans l'occasion pour laisser passer un portefaix ; mettez le pied dans la boue pour faire place à une fruitière avec sa brouette, & ne disputez point le passage à un perruquier ; les plus grands seigneurs en font autant, & cette démarche, loin d'être humiliante, n'annonce que la politesse d'un gentilhomme.

Si vous rencontrez par hasard quelque polisson qui vous dise des sortises, (ce qui n'est pas ex-

trêmement commun aujourd'hui) ne lui répondez point, & continuez votre chemin comme si vous ne l'aviez pas entendu (1). Gardez-vous sur-tout de le frapper, parce que les injures d'un homme qui n'a rien, ne seroient punies tout au plus, que de la prison; mais les coups que vous lui donneriez, ne pourroient se payer qu'avec de l'argent comptant; cependant, ne craignez point qu'on puisse vous insulter impunément jusqu'à un certain

---

(1) *Nihil est docto viro dignius quam ferre passè conviciantem quoniam si ille cui convicium fit, dissimulaverit in ipsum autorem redundat.* Philemon, apud Stob. Sermone XIX.

point ; car outre qu'il y a des loix sévères sur cette matiere , il suffiroit qu'on vous reconnût pour étranger ou pour un homme très-honnête , pour que le peuple vous prît sous sa protection , en prenant votre parti contre l'agresseur.

Quand vous aurez fait une course dans un fiacre , ne disputez jamais avec le cocher pour son salaire ; donnez-lui ce qu'il vous demande ; mais s'il est trop exigeant , avertissez-le que vous irez vous plaindre au bureau , & alors il se contentera vraisemblablement de la somme qui lui fera due ; parce qu'il sait , que sur votre plainte , il seroit obligé de vous rendre le surplus , & de

de payer l'amende ; les courses des fiacres ne sont pas toutes fixées au même taux , comme dans Paris ; parce que la ville étant un peu étroite & très-longue , on donne plus ou moins , selon la longueur de la route ; il y a là-dessus un tarif qu'il est bon de se procurer ; on le trouve chez la plupart des *papetiers* , (*Stationers*) & chez les marchands de brochures , aux environs de *la bourse* (*The Royal exchange* , ) il est intitulé : *Fielding's Hackney-Coach-Rates* , c'est-à-dire , *prix des voitures de louage par Fielding* ; cette brochure contient près de vingt mille articles , dans lesquels on spécifie , conformément au der-

*Première Partie.*

E

nier acte du parlement sur cette matiere , les distances parcourues , & les prix des fiacres , des bateaux & des chaises-à-porteurs.

Vous pourrez rencontrer de temps en temps dans les rues , des hommes qui feront semblant de vous connoître , ou , qui sous divers prétextes , chercheront à faire connoissance avec vous ; mais gardez-vous d'aller avec eux dans les maisons où ils voudroient vous conduire ; vous pourriez bien y trouver une bande de de coquins qui vous attraperoient par divers moyens , & qui ne feroient pas difficulté de vous arracher de force votre montre & votre argent , s'ils ne

pouvoient les soutirer par diverses ruses ; il n'y a pas de semaine qu'on n'attrape à Londres, de cette manière, des campagnards & des provinciaux.

Il est en général fort dangereux en Angleterre de faire voir sur soi de l'or ou de la bijouterie ; en France, un petit-maître qui porte deux montres, peut étaler impunément deux paquets de breloques, & tirer une poignée de louis pour payer une tasse de café ; à Paris, ce n'est qu'une fatuité ; mais à Londres, ce seroit une démente.

Il y a des filoux dans tous les quartiers ; mais ils se tiennent sur-tout devant les boutiques des marchands d'estampes, ou

le monde s'arrête quelquefois en foule, soit pour y admirer des chefs-d'œuvres de dessin & de gravure, soit pour satisfaire sa malignité, en jettant un coup-d'œil sur les portraits grotesques des premiers personnages de l'Etat.

Les filoux (*Pick-pockets*) se réunissent aussi aux issues des spectacles, & se mêlent parmi la foule; c'est-là qu'ils savent s'entendre admirablement, & que les uns tirent subtilement une montre, tandis que les autres coupent, avec des ciseaux, les boutons ou les agraffes qui pourroient retenir la montre dans le gousset. M. Palmer, directeur & propriétaire du nouveau théâ-

tre de la Royauté , qu'on vient de supprimer , craignant que les traits de filouterie n'empêchassent le public d'accourir à son spectacle , payoit deux hommes pour crier sur l'escalier , à la fin de la piece : *Take care of your pokets, gentlemen,* (prenez garde à vos poches, Messieurs)

Mais une occasion où les filoux ont beau jeu , c'est lorsque deux hommes se battant à coups de poings , exercent amplement leur liberté , en jouissant d'un droit qui est fondé sur la coutume , & que le peuple a prescrit contre les loix écrites , par un usage non-interrompu depuis un temps immémorial. Le monde accourt en foule pour former un

cercle autour des deux combattans. Les athlètes déshabillés & quelquefois sans chemise , se flanquent des coups horribles & se jettent alternativement par terre ; leur lourde masse semble , par sa chute , devoir enfoncer le pavé. Se relevant aussitôt , ils s'attaquent encore avec plus de fureur.

Les spectateurs , ravis d'admiration , augmentent l'acharnement & font retentir les airs de leurs cris effrayans. Les amis des combattans s'écrient en prononçant des paroles qu'un homme honnête ne pourra jamais entendre sans frémir. « Courage , » Thomas , voilà un coup bien » appliqué ; encore un autre sur

» la tête ; Jacques , fais attention  
 » à ton jeu , casse lui les dents ,  
 » creve lui les yeux , enfonce lui  
 » le panier au pain ». Enfin , tout  
 le peuple civilisé s'écrie d'une  
 commune voix : *Huzza ! Huzza !  
 Huzza !!!* (*vive le Roi , vive la  
 joie.*) Le deux vaillans héros ,  
 encouragés par leurs amis , se  
 meurtrissent le corps & se bri-  
 sent les os , & le vainqueur qui  
 se retire ordinairement en triom-  
 phe , ayant les yeux pochés , le  
 nez écrasé & la mâchoire dislo-  
 quée , est tout fier de ce que son  
 adverfaire a reçu le double ou  
 le triple du même honneur ; ils  
 finissent le plus souvent par se  
 serrer la main , en signe d'ami-  
 tié , & vont ensuite boire ensem-

ble quelques pots de bière ; (quand on n'est pas obligé de les porter à l'hôpital ou chez le chirurgien) mais pendant le combat , les filoux étoient à l'ouvrage , & il n'y avoit personne pour avertir comme chez M. Palmer : *Take care of your pokets.*

Quelquefois trois filoux font d'intelligence , & deux font semblant de se battre , pour attirer la foule , tandis que le troisieme fouille dans les poches. Ils ont inventé depuis peu , un moyen remarquable pour escamoter les mouchoirs ; ils accostent un homme en portant une canne sous leur bras ; l'honnête homme , qui les sent à côté de lui , & qui voit leurs bras & leurs mains ,

ne soupçonne pas qu'ils ont attaché un tire-bouchon au bout de leur canne, & que ce tire-bouchon entrant dans la poche, devroit s'appeller dans cet instant, un *tire-mouchoir*. Cependant les combats que se livrent les filoux, attirent ordinairement peu de monde, parce qu'ils ne sont pas sanglants; ils se lancent peu de coups & beaucoup d'invectives. Ceux des passans qui connoissent ce jeu, découvrent la ruse, en s'écriant: *Take care of your pokets there are pick-pokets* (prenez garde à vos poches, voilà des filoux) mais l'étranger qui n'entend pas ce langage; veut satisfaire sa curiosité, & ne profite point de cet avertissement.

Au reste, les filoux n'ont pas autant d'audace qu'on pourroit se l'imaginer d'après ce que nous venons de dire, parce qu'ils savent que dans plusieurs paroisses, on donne un louis de récompense à quiconque les prendra sur le fait, & qu'outre la peine qui leur est décernée par la loi, le peuple est en possession de les punir lui-même sur le champ, en les conduisant sur les bords d'un abreuvoir ou de la rivière, pour les plonger dans l'eau à plusieurs reprises.

Il arrive quelquefois que deux forts à bras, pour se distinguer de l'autre canaille, se battent sur un théâtre & se livrent en spectacle aux amateurs de ce

genre , qui font en grand nombre : les deux Hercules font annoncer plusieurs jours d'avance dans les gazettes le jour & l'heure de la représentation ; on y paye les places comme à la comédie. Il y a toujours des paris considérables , tant de la part des combattans , que de la part des spectateurs ; mais de tous les combats qui se font livrés sur les planches , il n'y en a aucun qui ait excité tant d'applaudissemens que celui qui se livra *impromptu* , & sans être annoncé sur le théâtre de Drury-Lane , entre un Français & un Anglais ; c'est le vainqueur qui m'a lui-même raconté le fait.

M. Clarisse , Bas-Breton , &

E 6

Maître à danser, ayant donné, pendant quelque-temps, des leçons de son art aux Danseurs & aux Figurantes de ce spectacle, fut chargé, par le Directeur, de jouer un rôle muet dans une piece nouvelle. Ce rôle étoit celui d'un Français qui devoit recevoir très-humblement, sur le théâtre, un coup de pied de la part du Roi de Prusse, & cela pour amuser messieurs les Anglais, qui ne rient à la comédie que lorsqu'on lance quelque sarcasme contre la France. Le trait devenoit plus piquant, en ce que le rôle humiliant devoit être joué par un véritable Français; mais voici ce qui arriva : M. Clarisse accepta finement son rôle,

& s'en acquitta très-bien en se laissant donner un coup de pied à toutes les répétitions ; mais quand il fallut jouer tout de bon, en présence du public, au lieu de tourner son derriere au Roi de Prusse, il lui montra les dents & le menaça de lui donner des coups de poing. Le Roi de théâtre surpris de ce refus inattendu, fit quelques pas pour pouvoir appliquer son coup de pied ; mais le maître à danser esquiva lestement le coup & invita son antagoniste au combat. Le défi est accepté sur le champ. Voilà les deux champions qui se déshabillent sur le théâtre, & qui se battent à outrance. Les spectateurs étonnés de ce coup de

théâtre, font retentir la salle de leurs applaudissemens & de leur brouhaha ; l'Acteur Anglais est roué de coups par le Bas-Breton ; le Public demande à grands cris qu'on joue la même farce le lendemain ; mais le héros de la piece est obligé de garder le lit pendant quinze jours, & le danseur Français obtient les honneurs du triomphe.

Quelque fréquens que soient ces sortes de combats, il ne faut pas croire qu'un homme honnête ne puisse passer long-temps à Londres sans se battre, & qu'il soit du bon ton d'en faire une espèce de métier. Il n'y a guere que les gens de la populace qui s'en fassent une gloire ; mais les

personnes bien élevées, qui sont en grand nombre, même parmi les ouvriers de cette nation (1), craindroient, avec raison, de se dégrader & de se faire mépriser. Il est vrai qu'on a vu quelquefois des gens de distinction se faire applaudir une fois des honnêtes gens; en mettant ha-

---

(1) Le sieur Imison, est, entre plusieurs autres, un ouvrier très-instruit, qui a fait un Ouvrage intitulé : *The school of arts or an introduction to usefull knowledge* (école des arts, ou introduction aux connoissances utiles) le berger Ferguson, est auteur d'une astronomie très-estimée, quoique sans méthode. La fameuse laitiere de Bristol, est aussi très-connue parmi les poètes, &c. &c.

bit bas pour se faire justice sur le champ, & rosser un polisson ; mais c'est ici une exception à la règle. Ce cas est extrêmement rare ; & c'est à quoi devoit faire attention certains Français, d'ailleurs bien élevés, qui, arrivant dans ce pays-là, contractent une habitude de porte-faix : voulant se comporter à l'anglaise, ils prennent les mœurs de la canaille pour les mœurs générales de la nation ; semblables, à cet égard, à ces auteurs sans génie, qui, voulant imiter les grands écrivains, n'en copient que les défauts.

J'ai vu quelquefois avec étonnement des Français qui n'osoient pas aller en Angleterre,

parce qu'ils s'imaginoient, d'après les rapports exagérés de quelques voyageurs peu dignes de foi, que dans Londres on ne fait autre chose que se battre depuis le matin jusqu'au soir. Faut-il donc avoir été dans ce pays-là pour savoir le contraire? Un grand peuple pourroit-il cultiver les arts & les sciences avec tant de succès, s'il étoit continuellement en convulsion, & si on n'y connoissoit que la loi du plus fort? que deviendroient alors les infirmes, les enfans & les vieillards, & quel seroit le sort de la secte des Quakers, qui est si nombreuse en Angleterre, & qui est la plus pacifique de l'univers?

Un homme ne se bat en Angleterre que lorsqu'il le veut bien; il faut même qu'il manifeste sa volonté, soit en ôtant son habit, soit en déposant une somme pour le prix du vainqueur. Quand il se rend ou qu'il se laisse tomber à terre, son adversaire ne peut plus le frapper, sous peine d'être lapidé par les spectateurs; dans tout autre cas, un homme qui en frappe un autre, est puni beaucoup plus sévèrement que dans un autre pays; & sous ce point de vue, le peuple anglais est, ce me semble, le plus civilisé de l'Europe.

Je me souviens que lors de mon premier voyage en Angleterre, j'eus occasion, en pas-

fant à Rouen, de parler à un  
artiste très-connu, qui voulut  
me dissuader de mon entreprise,  
& me faire rebrousser chemin,  
en me faisant lire ces mots dans  
un livre nouvellement imprimé:  
» Les étrangers reçoivent à cha-  
» que instant des coups de coude  
» sur les trottoirs de Londres;  
» on les fait tomber impuné-  
» ment dans la boue; & les en-  
» fans ont tant d'antipathie na-  
» turelle pour la nation fran-  
» çaise, qu'ils se mettent aux  
» fenêtres pour cracher sur tous  
» les Français qui passent dans  
» la rue ».

Je n'eus pas la foiblesse ou  
l'ineptie de juger une grande na-  
tion, d'après une diatribe impri-

mée, & je continuai ma route sans aucune crainte.

Dans la suite, me trouvant dans une société d'Anglais, je leur rapportai ce qu'on m'avoit fait lire pour m'empêcher de leur faire une visite; la plupart ne purent s'empêcher de rire aux éclats, en apprenant qu'il existe un préjugé si absurde contre leur nation; mais un d'entr'eux observa que quelques Anglais ont, en revanche, des préjugés encore plus grossiers contre la France, puisque les uns s'imaginent, d'après quelques estampes, que les cuisiniers français ne mettent à la broche que des souris & des chats, & que les autres pensent, d'après la comédie

& les gazettes, qu'on ne mange en France que de la soupe maigre & des grenouilles ; mais, ajouta-t-il judicieusement, que d'inepties ne trouve-t-on pas dans nos comédies & dans nos gazettes ( 1 ) ?

---

(1) Je me souviens d'avoir lu dans une gazette intitulée : *The public ledger*, le paragraphe que voici : « Il y a apparence que nous sommes sur le point d'avoir la guerre, puisque hier à dix heures trente-cinq minutes, le gouvernement dépêcha des courriers extraordinaires dans toutes nos provinces maritimes, pour ordonner de tuer toutes les grenouilles, afin que si les Français viennent à débarquer sur nos côtes, ils ne puissent rien trouver pour

Il n'y a pas encore un an (1788) que deux Anglais, pour essayer l'intelligence d'un enfant de cinq ans, le porterent du côté de *Charing cross*, au bout d'une rue qu'on appelle le Strand, presque aussi longue que la rue Saint-Denis, à Paris; & lui ordonnerent de suivre cette rue pour aller tout seul à la maison de son père,

---

» fonder leur cuisine, & garnir leur  
» garde-manger ».

Voilà un échantillon des gentilleses que ce gazetier débite de temps en temps pour égayer ses lecteurs, & pour pratiquer l'impartialité qu'il annonce dans son épigraphe :

*Open to all parties in fluenced by none.*

Ouvert à tous les partis, sans être gouverné par  
aucun.

qui étoit à l'extrémité opposée, près de *Temple-Bar*. On suivoit l'enfant à une distance convenable pour ne pas le perdre de vue, & afin de le remettre dans le vrai chemin en cas de besoin. Non-seulement il ne reçut aucune secouffe de la part des allants, & venants, mais encore plus de deux cens personnes se dérangerent pour le laisser passer, & par-tout où il auroit été obligé de mettre le pied dans la boue pour aller d'un trottoir à l'autre, il trouva des personnes obligantes qui le porterent en lui faisant mille caresses. Il arriva sain & sauf à la maison de son pere en mangeant les bonbons dont on lui avoit fait présent en

chemin ; & l'expérience qu'on avoit faite pour éprouver son intelligence, prouvâ en même temps la douceur & la politesse des mœurs anglaises.

Vers la fin du jour, vous trouverez dans presque tous les quartiers de la ville, & notamment dans *Holborn*, dans le *Strand*, dans le *Hay market*, à *Covent-Garden*, & dans les environs de *Drury-lane*, des femmes complaisantes, qui vous inviteront gracieusement à aller vous reposer chez elles ; mais gardez-vous bien de souscrire à leur invitation, car vous iriez alors, *tamquamagnus ad occisionem* (comme un agneau à la boucherie) (1) :

---

(1) Proverb. Chap. VII.

Vous

Vous pourriez trouver chez ces Lais des fiers à bras & de prétendus maris qui vous accuseroient d'avoir voulu séduire leurs femmes. Le moindre mal qui pût vous arriver, ce seroit d'être volé & mis à la rue sans chemise ; & le peuple, loin de prendre part à votre malheur, pourroit bien s'écrier, *qu'alloit-il faire dans cette galere?* Il vaut donc mieux imiter le célèbre Démosthène qui, charmé du récit qu'on lui faisoit de la beauté de Lais, alla exprès d'Athènes à Corinthe pour voir cette courtisane ; mais comme elle lui demanda dix mille dragmes, il répondit : *je n'achette point si cher un repentir.*

*Première Partie.*

F.

Il y auroit en général beaucoup moins de risque d'entret avec une femme chez un de ces restaurateurs qui, étant en même-temps logeurs & marchands de vin, font encore un quatrieme métier, beaucoup plus vil, mais plus lucratif. Dans une de ces tavernes, l'on n'emploieroit vraisemblablement pour vous dépouiller, que la ruse & le mensonge.

Quand la nuit commence, les voleurs à pied (*Foot-pads*) s'emparent des rues écartées & solitaires; on les appelle voleurs à pied, pour les distinguer des voleurs de grand chemin (*Highway-men*), qui sont ordinairement à cheval.

Les *Foot-pads*, armés de pistolets, ne tuent presque jamais; mais il seroit dangereux de leur résister : le parti le plus prudent est de les laisser prendre ce qu'ils veulent, & de ne pas porter sur soi des objets d'une grande valeur. Cependant, ne croyez pas que les voleurs à pied puissent vous attaquer impunément & sans aucune précaution : il y a, de distance en distance, & même dans les plus petites rues, des sentinelles de nuit, (*Watchmen*), qui font leur ronde avec une lanterne, à chaque demi-heure, pour secourir les personnes attaquées, & pour avertir les voisins qui auroient oublié de

fermer leur porte (1), & quoique plusieurs personnes croient, d'a-

---

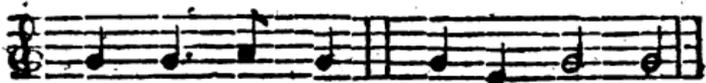
(1) Le sieur Boyer, limonnadier Français, dans le marché au foin, (*Haymarket*) avoit oublié un soir de fermer sa boutique ; le lendemain matin il fut très-surpris d'y trouver un homme armé de pistolets : que faites-vous-là, lui dit le limonnadier : Monsieur, répondit cet homme, je suis un des gardes du quartier : à minuit j'ai trouvé votre boutique ouverte, & ne voulant pas interrompre votre sommeil, j'ai gardé vos effets pour empêcher les voleurs de s'en emparer. Le sieur Boyer le récompensa généreusement, & apprit par-là, qu'il ne faut pas avoir une très-grande crainte des voleurs à Londres, puisqu'un marchand peut laisser impunément sa boutique ouverte pendant toute la nuit.

près des relations infidelles , que ces gardes de nuit sont la plupart des vieillards infirmes , armés d'un bâton creux , & qu'il est d'étiquette de les rosser , j'ose assurer qu'on ne les frappe pas impunément, parce que quelques-uns ont des armes blanches , & qu'ils ont tous une creffelle , pour appeller à leur secours d'autres gardes , qui viendroient aussi-tôt avec des armes à feu.

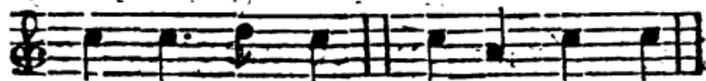
Les *Watchmen* sont obligés de crier plusieurs fois à chaque demi-heure , pour dire l'heure qu'il est & le temps qu'il fait ; par ce moyen , le public est assuré qu'ils sont à leur poste , & qu'ils ne dorment point dans leur guerite. Voici la maniere dont

126 *Le Parisien*

les *Watchmen* crient alternati-  
ment,



Past two o'clock, moon light morning.



Past two o'clock, moon light morning.\*

Au reste, quand les voleurs sont convaincus de meurtre, on les pend ordinairement au bout de huit jours, à l'endroit même où ils ont commis le crime; les autres sont toujours pendus à la porte de la prison (2); & c'est ordinairement par douzaines.

---

(1) Ces mots signifient : *Il est deux heures du matin, il fait clair de lune.*

(2) Autrefois on pendoit à *Tyburn*,

On voit par tout ce Chapitre, que le remede est presque toujours à côté du mal ; mais malheureusement les remedes moraux ressemblent aux physiques : tandis que la nature multiplie sur terre les plantes salutaires , les maladies renaissent de toutes parts ; & quelques loix qu'on fasse , il y aura toujours dans les grandes villes beaucoup de fourberie , de bassesse & de cruauté ; parce que par-tout où l'on entasse

---

au bout de la rue d'Oxford ; voilà pourquoi ; dans l'opéra du Gueux , (*The beggar's opera* , ) ouvrage aussi satyrique qu'ingénieux , par M. John Gay , la potence est appelée l'arbre de Tyburn , (*Tyburn-Tree*.)

beaucoup d'animaux, il y a nécessairement beaucoup d'ordure.

---

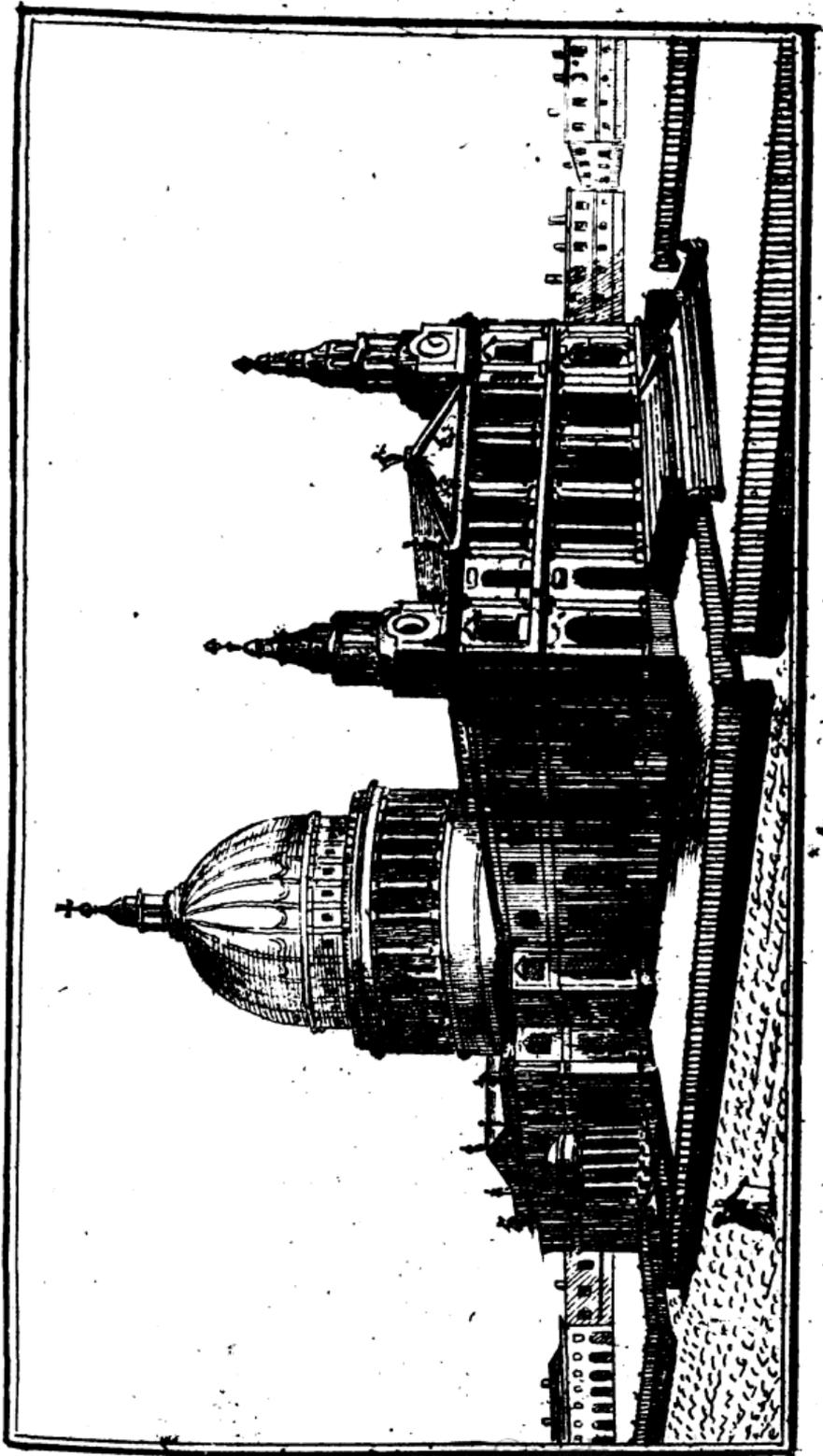
## CHAPITRE VIII.

*Principaux objets de curiosité  
qu'il faut voir à Londres.  
Edifices, jardins, musée, &c.*

**L'**ÉGLISE de Saint-Paul est le plus beau temple de la religion protestante (1) : le dehors est un peu noirci par la fumée du charbon, & l'on ne peut voir ce fu-

---

(1) La religion anglicane diffère cependant de la vraie religion protestante, dans plusieurs points, sur lesquels elle se rapproche de la catholique.



LA CATHEDRALE DE S.<sup>T</sup> PAUL.



perbe morceau d'architecture en dedans , qu'à certaines heures de la matinée ; l'après-midi , il faut toujours payer pour le voir , excepté le dimanche ; mais dans tous les temps & à quelle heure que ce soit , on paie pour monter au haut du dôme. On prêche le dimanche dans le chœur , & non dans la nef , qui par ce moyen devient inutile , & ne sert qu'à satisfaire la vue.

Dans l'Église de Westminster , on voit le tombeau des Rois , & le buste en marbre de plusieurs grands hommes de l'Angleterre.

Les cendres du célèbre écrivain Saint-Evremont , qui , quoi-

F 5

que Français, se fit chérir & estimer de cette nation, reposent non loin de celle de Shakespear, de Congreve, de Milton, & de quelques autres Poètes Anglais.

A côté du tombeau du savant Mead, on voit celui de Newton, où je me souviens d'avoir remarqué cette phrase, qui me fit plaisir :

*Gaudeant homines tantum extitisse generis humani decus.* ( Qu'on se réjouisse, de ce qu'il a existé un homme qui a fait tant d'honneur à l'espece humaine ). Mais cette phrase, ni le reste de l'épitaphe, qui d'ailleurs est très-longue, ne valent pas, selon moi, l'éloge sublime que Pope a fait

de Newton en ces deux vers :

*Nature and nature's laws lay hid in night :*

*God said : let Newton be and all was light.*

La sombre nuit régnoit sur la nature entière :

Dieu dit : que Newton soit : soudain tout fut lumière.

Je ne prétends pas avoir mis dans ces deux derniers vers l'énergie & l'élégance de l'original ; mais j'aime mieux m'exposer ici à la critique, en traduisant presque mot à mot, que de laisser ignorer à ceux de mes Lecteurs qui ne savent pas l'anglais, l'idée principale de ce beau distique, fait par un Poète ingénieux, à l'honneur du Philosophe le plus profond.

Le Monument près du pont de Londres, est une colonne de deux cens deux pieds, élevée en

F 6

mémoire de l'incendie qui, en 1666, réduisit en cendres quatre-vingt-sept paroisses & treize mille maisons : le piedestal seul monte à la hauteur d'un deuxième étage. Quoique les Auteurs contemporains prétendent que l'incendie arriva par accident, on voit sur ce monument une inscription dont la dernière phrase attribue ce désastre aux Catholiques, qu'on y désigne par le sobriquet de Papistes : *T'andem post quindecim dies extinctum est, sed furor papisticus, qui tam dira patravit, nondum extinguitur.* Accusation injuste, & inscription calomnieuse, qui signifie que le feu s'éteignit au bout de quinze jours, mais que la fureur des *Papistes*, cause

d'un si grand malheur, n'est pas encore éteinte.

Voici les autres objets de curiosité qu'un Étranger doit remarquer à Londres :

1°. Les trois ponts sur la Tamise, savoir, le pont de Westminster, achevé en 1751 ; le pont de Londres, sur lequel il y avoit autrefois des maisons, qu'on a démolies ; & le pont de *Black Friars*, ou des Moines noirs, sur lequel on payoit, il y a quelques années, un péage de deux liards, qui a été supprimé.

2°. La Machine hydraulique du pont de Londres, (*London bridge-water-works*), qui fournit de l'eau dans la cité ; & la

pompe à feu de Chelsea, qui en fournit dans plusieurs quartiers de Westminster, & qui a servi de modele pour la pompe de Chaillot, près Paris.

3°. L'hôpital des enfans trouvés, au nord de la ville; celui de Saint-Barthelemi, près de Smithfield; celui des foux, appelé *Bedlam*, près de Moorfield; l'hôpital des invalides des troupes de terre, à Chelsea; & celui des matelots, à Greenwich, qui avoit été bâti pour être le palais des Rois (1). Pour aller à ce dernier, qui est éloigné de

---

(1) Il y a d'autres hôpitaux en si grand nombre, qu'il seroit trop long de les citer ici.

Londres d'environ quatre ou cinq milles, on trouve dans la ville des voitures qui partent à toutes les heures du jour ; mais il vaut mieux, selon moi, y aller par eau, en prenant une chaloupe, soit à la Tour, soit au pont de Westminster : quand on part de ce dernier lieu, on a le plaisir de côtoyer la ville dans presque toute sa longueur, & de parcourir un port où l'on voit une grande quantité de vaisseaux de toutes les nations, qui viennent y aboutir des quatre parties du monde.

4°. Les prisons de la *Fleet* & de *King's bench*, où l'on met les prisonniers pour dettes ; la prison de *Newgate*, qui est presque remplie de voleurs & de faussaires ;

& le *Bride-well*, où l'on fait travailler les vagabonds & les coureuses de nuit arrêtées pour filouterie.

5°. Le Palais de Saint-James, celui de la Reine, & celui de White-hall, où l'on voit la fenêtre-par où sortit le Roi Charles I, pour aller sur l'échafaud. Le Palais du Lord-Maire, appelé *Mansion-House*; & l'hôtel de Sommerfet, nouvellement rebâti, dont la plus belle façade domine sur la Tamise : c'est aujourd'hui le sanctuaire des beaux arts, & le séjour de plusieurs Savans & Artistes. On y expose, comme au Louvre à Paris, les beaux ouvrages de peinture ; mais on ne peut les voir qu'en payant.

6°. La Tour, qui est une prison d'État & un arsenal; la bourse, appelée en anglais, *the royal exchange*; la banque, dont le fond se monte à environ cinq à six cent millions tournois, qui circulent en papier, comme de l'argent comptant; & la poste aux lettres, qui est près de la bourse, dans la rue des Lombards, (*Lombard Street*). On y voit dans la cour une affiche, qui contient le nom de tous ceux à qui on a envoyé depuis peu des lettres sous une fausse adresse, ou à la poste restantes: les lettres de France coûtent vingt sols; mais il faut pour cela, qu'elles soient d'une simple feuille; car la plus petite lettre, s'il y a

une enveloppe , coûte toujours quarante sols , & quelquefois un écu.

7°. Les théâtres de *Covent-garden* & de *Drury-Lane* , l'Opéra de *Haymarket* , & le Panthéon (1) , qui ne sont ouverts que l'hiver. Le petit théâtre de *Haymarket* , & celui de *Sadler's-wells* , hors la ville , ne sont ouverts que dans la belle saison ; mais on peut voir en tout temps dans les cirques de *Hughes* & de *Jones* , & de temps en temps chez *Astley* deux cavaliers qui en portent un troisième debout

---

(1) On donne au Panthéon , des bals masqués , appelés en Anglais , *masquerades*.

sur leurs épaules , tandis qu'ils font eux-mêmes debout sur des chevaux qui courent au grand galop , & qui sautent des barrières , &c.

8°. Le parc de Saint-James , le jardin de Kensington , sont ouverts dans toutes les saisons. Le Ranelagh , le jardin & le café de Banidge-wells , le café & le jardin de *Dog and duck* , c'est-à-dire du canard & du chien ne sont ouverts que dans la belle saison : mais il ne faut voir ce dernier lieu qu'une fois tout au plus par curiosité , car la compagnie y est quelquefois très-bruyante & fort mal composée. Cependant il est des amateurs

qui prétendent qu'avoir été à Londres sans avoir vu *Dog and duck*, c'est avoir été à Pétersbourg sans voir le rocher énorme qui sert de piédestal à la statue de Pierre-le-Grand ; mais il ne faut pas tout à fait les en croire sur leur parole , excepté qu'on ne regarde comme des objets dignes de remarque des jets d'eau , des gazons , des bosquets & des femmes de moyenne vertu , avec une centaine de loges particulières pour prendre du thé , une salle où on joue de l'orgue , & une autre salle plus grande , où il y a un orchestre de vingt ou trente musiciens , & dans laquelle s'introduisent de temps en temps des fiers à

bras & des filoux. Le Vauxhall, à deux milles du pont de Westminster, est fréquenté par des personnes plus honnêtes. Les Musiciens y sont tous distingués par leurs talens. Le jardin est vaste, & l'on peut s'y promener à l'abri de la pluie; je me souviens d'avoir vu, dans la rotonde, un tableau qui représente Neptune traîné sur la surface des eaux par des chevaux marins; il remet son trident & les rennes de son empire à la Grande-Bretagne, tandis que parmi les flots & l'écume, les Nayades & les Tritons embrassent les portraits en médaillon de Drack, d'Anson de Cook, & des autres fameux marins de l'Angleterre;

mais quelqu'un avoit écrit avec un crayon sur le mur au bord du tableau :

*Superbiâ nutrimur* (1). RHIANUS.

Et plus bas :

*Si tu magnifice gloriaris alii non ideo te plus curant* (2). EURIP.

Au reste, le Vauxhall ressemble aux maisons des Restaurateurs du Palais-Royal à Paris, en ce que les vivres y sont très-chers, &, comme dit le gascon, *il faudroit se ruiner pour y prendre une indigestion.*

(1) L'orgueil nous nourrit.

(2.) Tu es plein d'orgueil & de jactance ; mais on ne fait pas pour cela plus d'attention à toi.

Mais de tout ce qu'on peut voir à Londres, ce qui est plus digne de l'attention des curieux, c'est le Musée britannique (*British Museum*): il est situé dans Great Russel Street. On l'appelloit autrefois l'hôtel de de *Montaigu* (*Montague*) parce qu'il appartenoit à la famille de ce nom, mais on l'acheta pour la Nation, moyennant une somme qui fut accordée par le Parlement en 1753, & il fut destiné, non-seulement à servir de bibliothèque publique pour les Savans & les Gens de lettres, mais encore à être le dépôt de toutes sortes de curiosités naturelles & artificielles qu'on montre *gratis* à toutes personnes, moyen-

nant une certaine formalité. On y trouve tous les livres qui ont appartenu aux Rois d'Angleterre, depuis Henri VII jusqu'à George II, avec les manuscrits rassemblés par Sir Robert & par Sir John Cotton; on y voit aussi toutes les curiosités de Sir Hans Sloane, & la précieuse collection des manuscrits du feu Comte d'Oxford.

On compte parmi les bienfaiteurs de la bibliothèque, M. Wortley Montague, & l'honorable M. Hamilton, envoyé d'Angleterre à Naples. Le Docteur Gifford a donné aussi au Musée une quantité de superbes tableaux par Vandyk. On y dépose un exemplaire de chaque ouvrage

ouvrage enregistré au bureau de la Compagnie des Papetiers, comme on en dépofoit auparavant à la bibliothèque du Roi à Westminster.

Le Musée étant, pour ainfi dire, le feul objet remarquable que l'on puiſſe voir *gratis*, je vais parler ici de la formalité néceſſaire pour y être admis. Il faut d'abord ſe faire inscrire par le portier, en donnant ſon nom & ſa demeure; enfuite on attend ſon tour, juſqu'à ce qu'on reçoive, par la petite poſte, une lettre du bibliothécaire, qui indique le jour & l'heure où l'on pourra entrer. Pour éviter toute cohue, on ne reçoit jamais plus de quinze perſonnes à la fois,

*Première Partie.* G

mais on en admet quelquefois quarante-cinq par jour, parce qu'on y entre à différentes heures. On est aussi admis à se promener dans le jardin par des billets qui durent un an, quand on les obtient au commencement de l'année; mais ils ne servent que pour trois ou quatre mois à ceux à qui on ne les donne que vers le mois de Septembre ou d'Octobre, parce que tous ces billets sont datés du premier Janvier.

C'est une des plus riches collections qu'il y ait dans le monde pour le progrès des sciences & des arts; mais malheureusement on n'a que très-peu d'instans pour jeter un coup-d'œil rapide sur un million d'objets, dont cha-

un exigeroit une profonde méditation, & lorsque le philosophe porte silencieusement son attention sur les plus rares productions des arts ou de la nature, il est distrait par les cris des femmes, qui s'extasient à la vue d'un lézard, d'un singe ou d'un papillon.

Au reste, les curieux peuvent voir tous les jours pour un écu, dans *Leicester Field*, un cabinet d'histoire naturelle qui est très-riche, sur-tout en oiseaux; on peut voir aussi à toute heure, pour un shelling, dans *Eleet street* près de *Temple-Bar*, une très-belle collection de pièces anatomiques; on y voit, entre autres squelettes, celui d'une

baleine, qui a quatre-vingt pieds de long; mais ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont des figures de cire de grandeur naturelle, représentant des femmes disséquées, dans le sein desquels on voit l'accroissement du fœtus & tous les progrès de la grossesse.

---

## CHAPITRE IX.

*De la cuisine Anglaise. Pour & contre sur les tavernes (1) du premier rang, &c.*

UN des principaux désagrémens qu'éprouvent à Londres

---

(1) On voit ici un exemple de la difficulté dont nous avons parlé chap. V,

les Français, qui sont accoutumés à vivre dans une certaine aisance, consiste dans la nourriture & le service de la table; un riche bourgeois de Paris, qui est accoutumé à choisir pour son déjeuner au Palais Royal, du café au lait, une bavaroise, ou du chocolat, voit avec peine que dans les premiers cafés de Londres, on ne lui offre pour

---

sur la traduction des langues; le mot *taverne*, en Français, a quelque chose d'ignoble, parce qu'il n'exprime qu'un cabaret ou une guinguette; mais la mot Anglais *tavern*, est bien différent, puisque dans les tavernes Anglaises, on trouve à-peu-près la même compagnie que chez les limonnadiers & les restaurateurs de Paris.

son déjeûner que de l'eau chaude & une pincée de thé : prix 16 s.

Il est vrai qu'à Londres on peut se faire servir à la française, mais il en coûte beaucoup plus cher ; car celui qui pour 24 sols pouvoit se régaler à Paris de deux douzaines d'huitres & d'une demi-bouteille de vin blanc, ne peut pas en faire autant dans un pays où le vin potable coûte 6 livres la bouteille. Le gibier, la volaille, les œufs & le poisson font quelquefois très-chers en Angleterre ; & dans la cuisine anglaise, on ne connoît point cette variété de mets & de ragoûts qu'on trouve chez les Restaurateurs français ; il y a des personnes qui prétendent qu'on peut

vivre à Londres à aussi bon compte qu'à Paris ; cela est vrai, mais pour cela il faut se restreindre à manger du bœuf rôti (*roast beef*) & à boire de la bière.

Le dîner d'une famille bourgeoise commence & finit par une piece de rôti, accompagnée de choux, d'épinards & de pommes de terre ; mais les épinards les pommes de terre & les choux sont simplement cuits dans l'eau & n'ont d'autre assaisonnement que celui qu'il plaît à chaque convive d'y ajouter avec le jus de la viande. Les pois verts, quand il y en a, sont pareillement bouillis dans l'eau, sans sel & sans beurre, & chacun les assaisonne à sa fantaisie sur son assiette.

Au reste, on mange les pois & les épinards sans cuiller & sans fourchette (1) & l'on supplée à l'un & à l'autre, en se servant très-proprement de la lame du couteau, au risque, pour les mal-adroits, d'ensanglanter les levres & les gencives (2).

On n'y mange jamais de soupe (3), mais, en compensation,

---

(1) Les fourchettes sont à deux fourchons seulement, & par-là très-peu commodes pour un Français.

(2) On ne risque pas d'ensanglanter la serviette, car il n'y en a point; on y supplée en se servant de la nappe, quand elle est assez-longue.

(3) Il faut en excepter les maisons où l'on se fait servir à la Française.

On a du *pudding*, espece de pâtisserie indigeste, inconnue sur les grandes tables, mais très-commune parmi la bourgeoisie. On en fait de plusieurs especes, auxquelles on donne différens noms, selon qu'elles sont assaisonnées de raisin, de prunes ou de groseilles, &c.

Comme on dîne tard en Angleterre, le souper y est très-frugal; il consiste ordinairement en viandes froides, avec une mauvaise salade, & quelques raves à la croque-au-sel, &c.

On y prend régulièrement le thé deux fois par jour, le matin & l'après-midi.

Un Anglais invite rarement ses amis à manger chez lui,

& quand cela arrive, le dîner n'est pas plutôt fini, que les femmes passent dans une chambre particulière pour y parler de modes & de chiffons, tandis que les hommes s'occupent dans un autre salon, à parler de leurs affaires ou de politique. Cette étiquette semble très-bizarre à un Français; mais je la trouve très-utile pour les maris, parce que les femmes étant moins familières avec les étrangers, ont moins d'occasions d'être infidèles qu'en France.

L'Anglais qui veut régaler ses amis, les conduit ordinairement à la taverne, qui est le rendez-vous ordinaire des désœuvrés & des politiques. Ces tavernes sont

cependant des lieux très-honnêtes, & il y en a quelques-unes où l'on voit entrer tous les jours des Membres du Parlement & des Seigneurs de la première distinction. C'est-là qu'on jouit pleinement de la liberté anglaise, en jugeant les Rois & en critiquant à tort & à travers les divers gouvernemens de l'Europe. C'est-là que le vin coule à grands flots, comme s'il ne coûtoit que trente sols la bouteille, & qu'on chante le petit couplet en buvant à la santé des beautés célèbres. Il y a telle taverne où une Société particulière adjuge un prix toutes les semaines à l'Auteur de la plus jolie chanson. Il est d'étiquette de boire à la ronde

à chaque couplet, & de ne boire qu'après avoir prononcé quelque sentence; les Anglais aiment ces sentences presque autant que le vin. Je vais en citer ici quelques-unes qui sont très-morales, & d'autres qui peuvent contribuer à faire connoître l'esprit & l'orgueil national:

*Souhais & sentimens.*

(T O A S T S .)

I.

Que la vertu soit notre guide;  
& la fortune notre compagne:

I I.

Quand nous perdrons nos richesses,  
puissions-nous conserver le contentement.

I I I.

Tâchons d'avoir de la vertu  
sans l'aiguillon de la calamité.

I V.

Que chacun de nous apprenne  
à être sobre, avant d'être obligé  
de l'être.

V.

Puissent les biens de l'avare  
passer bientôt entre les mains  
d'un homme sensible.

V I.

Je bois à la santé de l'honnête  
homme qui dit sa façon de pen-  
ser avant de boire, comme après  
avoir bu.

V I I.

Je vous souhaite toutes les

douceurs de la sensibilité, sans que vous en ayez l'amertume.

V I I I.

A la santé de celui qui n'est point timide en présence d'un grand personnage.

I X.

Puissent les desirs de notre cœur être toujours accomplis, quand ils seront justes.

X.

Puissiez-vous trouver la fortune, sans jamais éprouver son inconstance.

X I.

A la santé des riches sans orgueil, & des pauvres sans bassesse.

X I I.

Déjeûner avec la santé, dîner avec l'amitié, goûter avec l'enjouement, & souper avec la volupté.

X I I I.

Vivons comme nous pouvons, & mourons comme nous devons.

X I V.

Je bois à la fille sans détour, qui convient qu'elle aime quelqu'un ; mais qui est assez sage pour résister à son penchant, jusqu'à ce que le flambeau de l'hymen soit allumé.

X V.

Quand le chagrin sera notre

maladie, puisse l'esperance nous  
servir de médecin.

X V I.

Que les épines de la vie ne  
nous empêchent pas d'en cueillir  
les fleurs.

X V I I.

Tâchons d'améliorer notre  
fort ; mais soyons contents du  
présent.

X V I I I.

Que les jeunes gens mariés  
ne portent jamais les armes, si  
ce n'est en qualité de volontai-  
res ; mais que tous les vieux cé-  
libataires soient forcés de servir  
le Roi en qualité de miliciens.

X I X.

Bon vin & jolie femme à ce  
lui qui combat pour sa patrie.

X X.

Ne manquons jamais une bon-  
ne affaire, & n'en entreprenons  
point une mauvaise.

X X I.

Ne desirons point ce que nous  
ne pouvons pas obtenir.

X X I I.

Traitons nos amis avec civi-  
lité, & nos ennemis avec géné-  
rosité.

X X I I I.

Quand la méchanceté nous

attaquera , que la vertu nous serve de bouclier.

## X X I V.

Tâchons de vivre, quoique nous ne craignons pas de mourir.

## X X V.

Puisse la fortune cesser d'être aveugle, & devenir plus juste dans la distribution de ses faveurs.

## X X V I.

Du raffinement sans dissimulation, & de la probité sans ruse.

## X X V I I.

Je vous souhaite la propriété d'un terrain fertile, libre d'impôts & d'hypothèques.

**X X V I I I.**

Un bon cheval, une belle maison, un petit bien & une jolie femme à quiconque les mérite.

**X X I X.**

A celui qui fait garder un secret.

**X X X,**

La récompense du matelot ; joyeux avènement dans le port de Cythere.

**X X X I.**

A la majesté du peuple d'Angleterre.

**X X X I I.**

Puisse l'influence de la couronne se détruire par sa propre

corruption, & la liberté des Anglais se ranimer par leur courage.

**X X X I I I.**

Puissions-nous vivre jusqu'au jour où nous n'aurons ni d'armées à craindre, ni impôts à payer.

**X X X I V.**

Puisse-t-on voir dans la Grande-Bretagne ce qu'on voit au jeu de paume, où la balle monte d'autant plus haut, qu'on la frappe davantage.

**X X X V.**

Puisse la maison de Brunswik ne jamais oublier la révolution.

à Londres: 165

X X X V I.

A la mémoire de nos braves ancêtres, auteurs de la glorieuse révolution; puissent leurs descendants être animés du même courage.

X X X V I I.

Puisse la fin de ce siècle achever ce que la fin du siècle précédent n'a fait que commencer.

X X X V I I I.

Malheur à l'homme qui doit sa grandeur à la ruine de sa patrie.

X X X I X.

Au véritable patriote qui meurt avec plaisir pour le bien de son pays.

## X L.

Que le bon peuple d'Angleterre s'oppose continuellement à un ministère corrompu, & qu'il seconde les intentions d'un gouvernement juste.

## X L I.

Que la dernière révolution en rende une autre inutile.

## X L I I.

Que les armées de la Grande-Bretagne soient toujours victorieuses dans une bonne cause, & qu'on ne les emploie jamais dans une mauvaise.

## X L I I I.

Si la mer ne peut pas être

*à Londres.* 167

notre empire, qu'elle soit notre  
tombeau.

X L I V.

La paix avec l'Amérique, &  
la guerre avec tout le reste de  
l'univers.

X L V.

Ne soyons esclaves que de  
notre devoir, & ne soyons amis  
que du vrai mérite.

X L V I.

A l'ami que nous chérissons,  
& à la femme à laquelle nous  
osons nous confier.

X L V I I.

Union, fermeté & fidélité  
parmi les enfans de la liberté.

## X L V I I I.

A l'hôpital de Greenwich.

## X L I X.

Puissent les Anglais continuer de se distinguer par leur bienveillance & leur hospitalité.

On voit, par ces exemples, que les tavernes de Londres ne sont pas remplies, comme les cabarets de Paris, de ces buveurs abrutis, qui semblent avoir renoncé à la faculté de penser. La conversation y est instructive, la morale y est saine, & tend toujours à inspirer le courage & le patriotisme.

Un jeune écolier, qui avoit assisté plusieurs fois à quelques-unes

unes de ces assemblées, écrivit à son pere une lettre, qui finissoit par ces mots :

« L'an passé vous ne voulûtes  
» pas me permettre d'entrer au  
» service, sous prétexte que j'é-  
» tois trop jeune pour manier  
» l'épée ; mais, mon pere, per-  
» mettez-moi de vous représen-  
» ter, que plus on est jeune,  
» plus il y a de mérite à mou-  
» rir, & à se sacrifier pour  
» sa patrie. D'ailleurs, j'ai main-  
» tenant quinze ans, & les en-  
» nemis sont à la veille de  
» faire une descente sur nos cô-  
» tes. Je mourrai de chagrin, si  
» je n'affiste point au premier  
» combat. Souvenez-vous, je  
» vous prie, que mon grand-

*Premiere Partie.* H

» pere n'étoit guère plus âgé que  
 » moi, quand il fut tué à la ba-  
 » taille de *Culloden*, & que vous  
 » étiez de mon âge, quand vous  
 » fûtes laissé parmi les morts,  
 » près de *Montréal* ».

Jusqu'à présent nous avons  
 considéré les tavernes sous le  
 plus beau point de vue ; mais  
 pour faire voir l'autre côté de  
 la médaille, nous allons citer  
 ici une petite chanson anglaise,  
 qui prouvera que notre regle  
 n'est pas sans exception.

### S O N G.

Now each joyous fallow,  
 While thus we are mellow  
 And the fume of the grape does inspire  
 While that's to be had  
 Let's be drunk and be mad  
 And fling all our wigs in the fire.

Break bottles and glassess ,  
Bilk landlords and lasses ;  
What rascal our humour dares hinder ?  
If any presume  
To come in to the room  
We'll throw the dog out at the Window.

Drink and whore all our lives ,  
Lie with other men's wives ,  
Debauch ev'ry damsel we hit on ;  
Swear and curse , and tell lies ,  
And all order despise ;  
And this is the life of a Briton.

God bless the king , the princeff forth.  
And Keep the land in peace ;  
And grant that drunkenness henceforth  
'Mongst noblemen may cease.

*Traduction libre de la chanson  
précédente.*

( Premier chanteur entre deux vins. )

Mes bons enfans, affrontons les dangers ;  
Puisque Bacchus nous échauffe la nuque ,  
Soyons ici comme des enragés ,  
Jettons au feu jusqu'à notre perruque.

Brifons par-ci , détruisons tout par-là ,  
Frappons , battons la servante & le maître ,

H 2

Et si quelqu'un vient mettre le hola,  
Qu'il soit par nous jetté par la fenêtre.

Buvons sans fin, donnons toujours à gauche,  
Et près d'Eglé, commettons des excès,  
Jurons, mentons, vivons dans la débauche,  
Et nous ferons alors de vrais Anglais.

(Second chanteur plus raisonnable.)

Dans ce pays, puisse régner la paix,  
Vive le Roi, vive notre Princesse,  
Pour notre honneur que le ciel désormais,  
De s'enyvrer, préserve la noblesse.

## C H A P I T R E X.

*Tavernes du second rang, ou  
cabarets à bière (ale houses).  
Echantillons des conversations.*

**D**ANS la plupart de ces cabarets, il y a toujours deux salles différentes & quelquefois trois ;

la premiere, est pour la populace: il n'y a ni propreté ni bienféance; dans la seconde, on ne reçoit que des personnes décentes & d'un extérieur honnête. On y observe un peu de civilité, mais c'est de la civilité Anglaise qui ressemble quelquefois à la grossièreté d'un Français.

La troisieme est ordinairement reservée pour des compagnies & des cotteries particulieres, & l'on ne peut y être admis que par quelqu'un de sa connoissance.

Dans la seconde, qui est appelée *The parlour*: ( le parloir ou fallon de compagnie ), on observe quelquefois le plus grand silence, soit qu'on lise la gazette, soit qu'on joue aux dames.

H 3

Les personnes les plus honnêtes qui ont besoin de se rafraîchir ou de se reposer un instant dans leurs courses, ne font point difficulté d'y entrer ; mais pour y être un peu à son aise, il faut être accoutumé à la fumée du tabac ; car les fumeurs à qui on fournit les pipes *gratis* comme les gazettes, y forment souvent le nuage le plus épais & alors ils ne parlent que par intervalles & par monosyllabes.

Il arrive quelquefois ( mais ceci est rare ) que deux marins intrépides jouent à s'enfumer mutuellement en se jettant des bouffées au visage ; le premier fumeur qui renonce à ce joli jeu, est obligé de payer la bière.

Il n'y a pas de verres sur table & toutes les personnes de la même compagnie boivent dans le même pot.

Quand les garçons du logis sont occupés ailleurs & que le maître sert lui-même la boisson moussueuse , on l'invite ordinairement à se rafraîchir & alors il a l'honnêteté de boire le premier après avoir dit : *your healths gentlemen* ( à votre santé mes gentilshommes ). Il ne peut boire ainsi le premier sans enfoncer son nez dans l'écume qui s'élève de trois ou quatre pouces au-dessus du vase ; mais il s'essuye très-proprement avec ses doigts. Ensuite on boit à la ronde les uns après les autres en faisant

passer le pot de droite à gauche.

Témoigner quelque répugnance de boire ainsi à la ronde après son voisin, seroit une mignardise parisienne qui annonçeroit un défaut d'éducation. Un Français qui se trouve pour la première fois dans une pareille compagnie, craint de gagner quelque maladie en buvant après une personne mal-saine; mais il doit faire attention que c'est un préjugé, puisque les Anglais, nonobstant cette habitude, se portent aussi bien que les soldats qui mangent à la gamelle & aussi bien que les bohémiens qui font à-peu-près de même (1).

---

(1) Le célèbre capitaine Cook ne fut pas plus difficile, lorsque dînant chez

Quand la compagnie est bien abreuvée & bien enfumée, on entame un entretien sur la politique. La conversation commence sur le ton de la plus parfaite égalité ; d'abord chacun y parle à son tour ; mais quelques instans après, personne n'écoute parce que tout le monde parle ; ensuite, il se trouve toujours quelqu'un qui se distinguant par son organe & par la hauteur de son ton, donne de grands coups

---

des sauvages, il but sans façon, dans une gamelle, dans laquelle chaque convive avoit craché des feuilles machées de pœvriier, pour donner à l'eau un petit goût de vin : *Second voyage de Cook autour du monde.*

de poing sur la table , pour joindre l'éloquence du geste à celle de la voix. Par ce moyen , il parvient à se faire écouter ; & alors, s'il parle sans respect des personnages les plus respectables & si en élevant jusqu'au ciel la majesté du peuple , il lance des sarcasmes contre le gouvernement , on l'écoute avec admiration & l'on finit par boire à la santé *du bon peuple d'Angleterre* ; à propos de ce bon peuple (*Good people of england*) je me souviens d'avoir vu une estampe représentant deux portefaix , qui se battent à coups de poings en se veautrant dans la boue. Le dessinateur Anglais a intitulé cette estampe par déri-

sion : *la majesté du peuple*. Je parlois un jour de cette caricature à un Anglais, qui me dit que ce titre n'étoit point une dérision & qui, pour le prouver, me fit l'observation suivante.

La majesté royale, me dit-il, est nécessairement fondée sur la force & cette force consiste plus ou moins en une armée de cent mille hommes, qui se font un jeu d'en égorger cent mille autres. Si les Rois n'avoient pas le droit de faire un peu de mal à leurs ennemis, ils n'auraient pas celui de se faire du bien à eux-mêmes, en faisant celui de leurs sujets & il n'y auroit plus de puissance ni de majesté ; il s'ensuit de là, continua-t-il,

qu'un Anglais qui a la force & le droit de terrasser son adversaire, participe sous ce point de vue à la gloire des Rois : & je ne vois, dit-il, à cet égard, d'autre différence que celle d'un à quelques centaines de mille.

Mais, lui répliquai-je, il n'y a pas de Roi sans sujets : or, le peuple d'Angleterre n'a point de sujets : donc les Anglais ne font pas, comme on le prétend, un peuple Roi, & l'on a tort de vous appliquer ce vers de Virgile :

*Populum latè regem belloque superbum.*

Vous vous trompez, me dit-il, car nous régions sur nos colonies & nous avons une compagnie de marchands qui donne des loix dans une partie de l'In-

de , qui est presque aussi étendue que l'Europe. Nous avons possédé pendant plusieurs siècles le plus vaste de tous les empires , puisque nous avons régné sur la mer ; & deux cens vaisseaux de ligne suffiront peut-être un jour pour nous faire rentrer dans nos droits à la première occasion ; nos richesses & notre industrie , la fécondité de notre Isle & l'humour guerrière de ses habitans , seront toujours la source & le fondement de notre supériorité , & c'est de nous seuls & de la Grande Bretagne qu'on peut dire sans aucune flatterie.

*Insula dives opum studiisque que asperissima belli.*

Alors , pour changer de con-

versation sans trop m'éloigner du sujet, je lui dis que j'avois vu à Paris le célèbre Américain, qui après avoir inventé les paratonnerres, a tant influé dans l'indépendance de l'Amérique & duquel on a dit.

*Eripuit cælo fulmen sceptrumque tyrannis* (1).

Le docteur Franklin, me dit-il, avoit posé des paratonnerres sur presque toutes nos maisons royales, mais on les a ôtés, parce qu'un Roi d'Angleterre doit plutôt s'exposer à la pluie, que de faire porter son parapluie par une main rebelle. Au reste,

---

(1) Cela signifie : il enleva la foudre aux cieux & le sceptre aux tyrans.

ajouta-t-il , les Américains nous ont damé le pion & je ne suis pas étonné de leurs succès , puisqu'ils sont originaires de la Grande-Bretagne , & que c'est le sang Anglais qui coule dans leurs veines : à ces mots , je crus entendre ce maître à danser , qui vantoit toujours également la supériorité de ses talens , soit qu'il exécutât avec légèreté les regles de son art , soit qu'il lui arrivât de faire un faux-pas. Je me rappelai l'orgueil national d'un autre Anglais , qui après avoir fait un éloge pompeux des inventions ingénieuses , que nous devons à l'Angleterre , ne comptoit pour rien l'art de planer dans les airs , & ajoutoit que

la nation Française étoit si légère , qu'il n'étoit pas étonnant que M. de Montgolfier eût inventé les ballons aérostatiques ; mais je me rappelai aussi la faillie d'un Français qui repliqua dans cette occasion, que les Anglais étoient au contraire si lourds, qu'il n'étoit pas étonnant que Newton eût découvert les loix de la pesanteur.

Le hasard m'a fait entendre une fois dans un cabaret à bierre une conversation sur la médifance , que je rapporterai ici ( en forme de digression ) à cause de sa singularité. Les interlocuteurs étoient un Orfevre de la cité & un Ministre de la Religion Anglicane.

*L'Orfèvre.*

Puisque j'ai l'honneur de vous rencontrer ici, Monsieur, veuillez bien m'instruire sur un point de doctrine qui m'embarrasse.

Croyez-vous que je sois bien coupable de m'être amusé aujourd'hui, pendant trois heures, à médire de mon prochain.

*Le Ministre.*

Tâchez d'assister demain au Sermon que je dois prêcher à *White-Chapel* (à la chapelle blanche) & vous verrez que si l'homme est au-dessus des animaux par la faculté de penser & de parler, il se dégrade totalement, quand il abuse de ces

deux facultés par la médifance & la calomnie.

*L'Orfeyre.*

Quant à la calomnie , j'en conviens , parce que c'est un affassinat auffi horrible que ceux qui fe commettent par le fer & le poison , mais il n'en est pas de même de la médifance ; car lorsque je ne médis du calomniateur , qui veut me perdre , qu'en l'accusant de mensonge , je ne lui porte un coup mortel qu'à mon corps défendant. La médifance est donc quelque fois de droit naturel comme la défense de soi-même , pourvu qu'elle se restreigne dans de justes bornes ; elle est utile à la société ,

puisqu'une infinité de personnes ne s'acquittent de leur devoir que par la crainte de la censure publique, qui n'est autre chose qu'une médisance : il est des cas où l'on ne médit de son voisin que pour faire du bien à son ami. Par exemple, si je savois que quelqu'un eût projeté de mettre le feu à votre maison, ne serois-je pas excusable de vous avertir du projet de l'incendiaire.

*Le Ministre.*

Vous auriez raison dans ce cas-là.

*L'Orfevre.*

Mais, si j'étois sûr qu'on vou-  
lût vous faire accepter une fausse

lettre-de-change, ce seroit encore vous rendre un service d'ami que de vous faire connoître le risque que vous allez courir : au reste, vous qui blâmez les médifans, vous invitez très-prudemment les personnes à médire ; car, quand vous devez recevoir chez vous un nouveau domestique & un nouveau locataire, vous ne manquez pas de vous informer de leur conduite ; mais à quoi serviroient vos informations, si les personnes à qui vous vous adressez ne pouvoient dire que du bien, & n'avoient pas le droit d'affaïsonner leur réponse d'un peu de médifance.

*Le Ministre.*

Dans ce cas, il faut faire com-

me moi ; quand on me demande ma façon de penser sur un locataire dont je suis mécontent , & qui par méchanceté m'a occasionné des tracasseries , je m'en tire toujours sans médire de mon prochain , puisque je réponds que je n'ai rien à répondre.

*L'Orfevre.*

Mais votre réticence est alors plus piquante & beaucoup plus nuisible qu'une médifance formelle ; car si vous articuliez des faits , on pourroit au moins les discuter , pour s'assurer qu'il n'y a pas d'erreur de votre part ; au lieu qu'en disant que vous n'avez rien à dire sur une personne que vous connoissez depuis plusieurs

années, vous faites naître une infinité de soupçons, qu'on ne cherchera même pas à détruire.

*Le Ministre.*

Buvons un coup & aimons notre prochain comme nous-mêmes.

*L'Orfevre.*

Buvons en deux, & convenons qu'il y a autant de différence entre la médifance & la calomnie, qu'il y en a entre la vérité & le mensonge.

*Le Ministre.*

Buvons en trois, mais avouons que les vérités sont presque toujours si difficiles à connoître,

que s'il étoit permis de les dévoiler fans aucune distinction, l'erreur, le menfonge, les querelles & les combats, feroient bientôt de la partie.

*L'Orfevre.*

Buvons en quatre, mais au moins que notre amour pour le prochain, & nos égards pour la partie la plus méprifable du genre-humain, ne nous empêche pas dans certains cas, d'avertir les honnêtes gens du danger qui les menace.

*Le Ministre.*

Buvons en cinq, mais n'allons pas plus loin ; car en fait de boifson, comme en fait de médifance, il vaut mieux fe tenir en deça

des bornes , que de les franchir.

*L'Orfevre.*

Puisque nous n'avons pas encore perdu la raison ; *manducamus & bibamus.*

*Le Ministre.*

Vous prêchez une morale relâchée , mais prenez garde qu'à force de complaisance pour vos propres défauts , vous ne deveniez entièrement Epicurien.

*L'Orfevre.*

Le système d'Epicure ne convient qu'à des êtres totalement abrutis ; mais une morale trop rigoureuse pourroit bien être au-dessus des forces humaines ; exiger

à Londres. 193

ger que les hommes n'ayent aucun défaut, c'est comme si on poursuivoit rigoureusement des débiteurs insolvables. La rigueur qu'on exerce contre eux, leur ôte quelquefois jusqu'au desir de payer la portion de la dette dont ils pourroient s'acquitter.

Le vrai moraliste, est selon moi, un philosophe aimable, ou pour mieux dire c'est un créancier plein d'humanité, qui fait renoncer à une partie de ses prétentions, pour qu'on lui accorde l'autre partie de meilleure grace.

*Le Ministre.*

Tout ce que vous dites est très-bien imaginé ; mais dans le fait,  
*Première Partie.* I

la plupart des débiteurs sont de si mauvaise foi, que quand on leur demande la moitié de la dette, ils n'offrent que le quart, & le vrai moyen d'obtenir cette moitié, est de demander le tout. Vous verrez, si vous assistez demain à mon sermon, qu'il n'y a pas d'inhumanité de poursuivre les débiteurs avec un peu de rigueur, quand il s'agit d'une dette sacrée, dont le paiement devient pour eux une source de trésors & de richesses.

*L'Orfèvre.*

Si le savoir & la vertu sont les vrais trésors, les gens du monde & les heureux du siècle, sont bien pauvres; mais ces in-

digens ont au moins le mérite de supporter très-patiemment leur misere, car ils voient tous les jours les vraies richesses entre les mains d'autrui, sans aucune jalousie.

*Le Ministre.*

Je vois que vous avez plus d'esprit que de mauvaise intention

*L'Orfevre.*

Je n'ai d'autre intention ici que de tuer le temps, & d'économiser mes plaisirs pour les rendre plus durables.

*Le Ministre.*

Il y a temps pour tout ; c'est à présent le temps de boire.

*Omnia tempus habent, nunc est  
bibendum.*

---

---

## CHAPITRE XI.

*A quoi s'amusent les Anglais le  
Dimanche, & quelle est la cause  
de leur tristesse, &c.*

L'ANGLAIS est en général triste & silencieux, mais le dimanche apporte toujours dans Londres un redoublement de silence & de tristesse. Ce jour-là non-seulement tous les comédiens donnent relâche au théâtre, mais encore les jeux les plus innocens sont regardés comme une profanation. Le maître d'un café ou d'une auberge, qui permet-

troit de jouer chez lui aux échecs, aux dames ou au domino, s'exposeroit à payer une très-forte amende ; & le bourgeois qui voudroit jouer dans sa chambre un air de flute ou de violon, feroit ameuter la populace, qui, pour sanctifier le jour du Seigneur, viendroît jurer contre lui, & lui casser les vitres

Je me souviens qu'étant invité à dîner, un Dimanche, chez un Anglais, je voulus, dans un instant où je me trouvai seul dans le *parloir*, chanter un petit air que je ne fis que solfier à demi-voix ; l'enfant de la maison, qui n'avoit qu'environ dix ans, entra dans cet instant, & me dit, avec un air mêlé de fur-

prise & d'indignation : *What , Sir , you sing sunday , ( quoi , Monsieur , vous chantez le Dimanche )*, surpris de son apostrophe , j'en parlai à son pere , qui me dit que l'enfant avoit raison ; mais qu'il n'y avoit pas grand mal , pourvu que les voisins ne m'eussent pas entendu.

Alors je lui dis que j'avois solfié , pour ainsi dire , tout bas , un chant d'Eglise ; mais il me répliqua , ( comme font la plupart des Anglais en pareille occasion ) que ce n'étoit , ni le jour pour chanter des chansons , ni le lieu pour chanter des cantiques.

On pourroit croire , d'après cela , que les Anglais portent au moins un peu de gaieté dans

leurs temples, selon le précepte du prophète : *Jubilate Deo omnis terra*. Mais toute leur psalmodie est aussi monotone , & pour le moins aussi triste , que les lamentations de Jérémie ; ils chantent *alleluia* , comme on chante l'office des morts pour un enterrement ; il est bien vrai qu'en revanche , on trouve quelquefois des prédicateurs éloquens qui montent en chaire en philosophes chrétiens , & qui , par un heureux mélange de raison & de religion , instruisent l'esprit en parlant au cœur ; mais malheureusement ceux - là sont en petit nombre , & la prédication consiste le plus souvent en dissertations froides & métaphy-

siques, sur les devoirs du chrétien ou sur la perfection de l'espèce humaine, &c.

M. Grosley prétend dans son Ouvrage sur Londres, que le Dimanche on n'y publie pas de gazettes. Cela pouvoit être vrai, il y a vingt ans, c'est-à-dire, à l'époque où il fit imprimer son Ouvrage; mais aujourd'hui j'en connois quatre différentes, qu'on distribue tous les Dimanches, & entr'autres celle qui est intitulée : *Ayres's Sunday Gazette*, c'est-à-dire, *Gazette du Dimanche*, du sieur *Ayres* : il est vrai que l'Editeur de ce papier-public, pour se conformer aux mœurs générales, commence toujours par une page *in-folio* de

réflexions glaciales, & vraiment Anglaïses, sur l'intempérance & les autres vices, qui régnerent surtout le Dimanche; mais quoiqu'il déclame lui-même contre la médifance & les mœurs du siècle, cela ne l'empêche pas de publier quelquefois des satyres très-piquantes contre des personnages de distinction, & de faire l'éloge des acteurs & des danseuses qui ont brillé sur les trois théâtres dans le courant de la semaine.

L'Anglais, pour dissiper l'ennui du Dimanche, va ordinairement se promener à cheval; mais

Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui. BOLL.

*Post equidem sedet atra cura.* HOR.

Il y a dans les environs de Londres une infinité d'auberges où l'on prépare le dîner tous les Dimanches, pour un très-grand nombre de citoyens : elles portent ordinairement cette inscription : *Good dinner every Sunday at two o'clock, (bon dîner tous les Dimanches à deux heures)*. Ce dîner coûte depuis un jusqu'à sept à huit shellings, selon qu'on boit de la bière ou du vin, le prix étant d'ailleurs proportionné, tant à la richesse & à la propreté de l'auberge, qu'à la qualité des personnes qui s'y rassemblent.

Voici une petite anecdote qui prouve combien la cité de Londres est déserte le Dimanche,

puisque ce jour-là on n'y trouve pas les objets de première nécessité, qu'un voyageur trouve, pour ainsi dire, par-tout sur un grand chemin.

J'allois à la campagne avec un de mes amis, & nous nous propositions de dîner à *Hackney*. Nous entrâmes en passant, dans la chapelle de M. l'ambassadeur de Sardaigne, près de *Lincoln's inn fields*; mais quand nous voulûmes sortir, le monde qui entroit en foule, remplit tellement l'Eglise & même l'escalier par où nous devions descendre du haut d'une tribune au second étage, qu'après avoir entendu une messe basse, nous fûmes obligés de rester encore

une heure de plus , & d'assister à une grand'messe. Nous sortîmes enfin vers midi & demi ; mais une demi - heure après , comme nous passions dans la cité , nous fîmes réflexion que nous pourrions arriver trop tard pour dîner à *Hackney* : étant d'ailleurs un peu pressés par la faim , nous résolûmes de dîner dans le quartier où nous étions , & nous allâmes frapper à la porte d'une auberge où nous avions dîné quelques jours auparavant. D'abord nous fûmes un peu surpris de trouver la porte fermée ; mais nous le fûmes encore davantage lorsqu'un homme , sans se donner la peine d'ouvrir , nous cria de derrière la porte , *que l'endroit*

le plus froid de la maison étoit la cuisine, & qu'il n'y avoit rien à manger le *Dimanche*; nous allâmes dans un autre auberge, où on nous accueillit d'une réception à peu près pareille, & nous fûmes obligés de rebrouffer chemin, pour aller dîner près de *Temple-bar*.

Les personnes d'une morale sévère, louent beaucoup les Anglais, de la suppression totale des amusemens pour le *Dimanche*; mais on pourroit leur représenter que les réglemens les plus austeres, ont de grands inconvéniens, quand ils s'étendent aux individus de toutes les classes, sans aucune distinction. La loi qui défend aux Anglais de chanter & de

danſer le Dimanche, occaſionne quelquefois de grands maux ; car , comme on n'a pas pu défendre de boire & de manger , le peuple donne à cet égard dans des excès qui n'auroient peut-être pas lieu , s'il pouvoit s'amuser à tout autre choſe ; delà viennent les querelles & les combats qui ſont plus fréquens le Dimanche ; delà vient cette triteſſe qui caractérife les Anglais , & qui les conduit au ſuicide , &c. &c.

Les querelles n'ont jamais lieu le dimanche, que le ſoir, car , dans la matinée, & juſqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi, ce jour-là reſſemble à un jour de retraite dans un couvent ; je n'ai même pas vu de cloître

en France où il y ait aussi peu de gaieté le dimanche qu'en Angleterre , à l'exception toutefois des couvens de Chartreux & de celui de la Trappe.

Il y en a qui prétendent que c'est la cherté du vin qui cause à Londres le défaut de gaieté & l'ennui de la vie ; je conviens que cette circonstance peut y contribuer pour quelque chose ; cependant , comme les Flamands & les Brabançons boivent autant de bière que les Anglais , sans avoir la même maladie , je pense que ce n'est pas là la principale cause du chagrin qui consume l'habitant de la Grande-Bretagne. D'ailleurs il y a une infinité d'exemples de gens riches

qui se sont donnés la mort aussi bien que ceux que le défaut de fortune oblige à boire de la bière; il est donc vraisemblable que la fumée du charbon & le brouillard épais qu'on respire continuellement contribuent plus que la cherté du vin, à troubler les cervelles & à produire la consommation.

Mais s'il falloit en juger par ce que j'ai senti moi-même, & par la manière dont j'ai été affecté pendant deux ans de séjour à Londres, le chagrin & l'ennui qui regnent dans ce pays-là auroient leur source primitive dans les loix mêmes de l'Angleterre, & dans la constitution du pays: voici pourquoi.

1°. La constitution anglaise tend à rendre la police foible & le peuple insolent ; elle favorise la liberté qui , pouvant à chaque instant dégénérer en licence & produire l'insubordination n'est guere propre à procurer la paix & la gaieté.

2°. Les loix laissent tant de ressources aux accusés , & exigent tant d'évidence pour condamner les coupables , qu'elles laissent subsister une infinité de malfaiteurs , & rendent les gens mal intentionnés beaucoup plus entreprenans. Le gouvernement n'a , ni l'autorité nécessaire , ni peut-être l'intérêt qu'il devrait avoir pour remédier à tous ces abus , qui sont bien propres à inspirer de la tristesse.

3°. Chez un peuple Roi , qui prétend que le Roi n'est que citoyen , les conversations sur le gouvernement doivent tendre plutôt à la résistance qu'à la soumission ; & si les amusemens y sont défendus par la loi , le peuple doit s'occuper beaucoup plus de son intérêt que de ses plaisirs. Dans un pareil pays , l'avarice doit être un vice très-commun ; mais l'avidité , lors même qu'elle est satisfaite jusqu'à un certain point , amène rarement le contentement & le bonheur ; on baille au sein de l'abondance ; & comme selon le proverbe , *un bon bâilleur en fait bâiller deux* , on peut dire que deux en font bâiller quatre , &

que de bouche en bouche l'en-nui va se peindre sur tous les visages, & se communique à toute la nation.

4°. Quoique le systême de l'égalité des hommes semble autorisé par la loi, il y a toujours une différence très-réelle entre le vicieux & le vertueux, le savant & l'ignorant, le riche & le pauvre; mais dans un pays comme l'Angleterre, le pauvre doit naturellement avoir de son côté l'insolence & la grossièreté qui lui servent d'égide & de bouclier contre l'oppression des puissans & des riches; cette insolence de la canaille oblige nécessairement ceux qui ont quelque supériorité à observer la

plus exacte étiquette , c'est-à-dire , à fuir toutes les occasions de se compromettre ; mais comme l'orgueil s'empare de toutes les têtes , & que chacun prétend avoir sur son voisin au moins la supériorité des talens & de la vertu , on ne voit de toutes parts que des êtres orgueilleux & inaccessibles , qui ne parlant tout au plus que par monosyllabes semblent dévoués à un silence perpétuel ; cette humeur taciturne les rend rêveurs & chagrins ; la tristesse s'empare de toutes les facultés de l'ame ; dès lors on ne s'occupe pour ainsi dire que des fonctions animales , on s'ennuie de vivre , & le peuple penseur se trouve presque

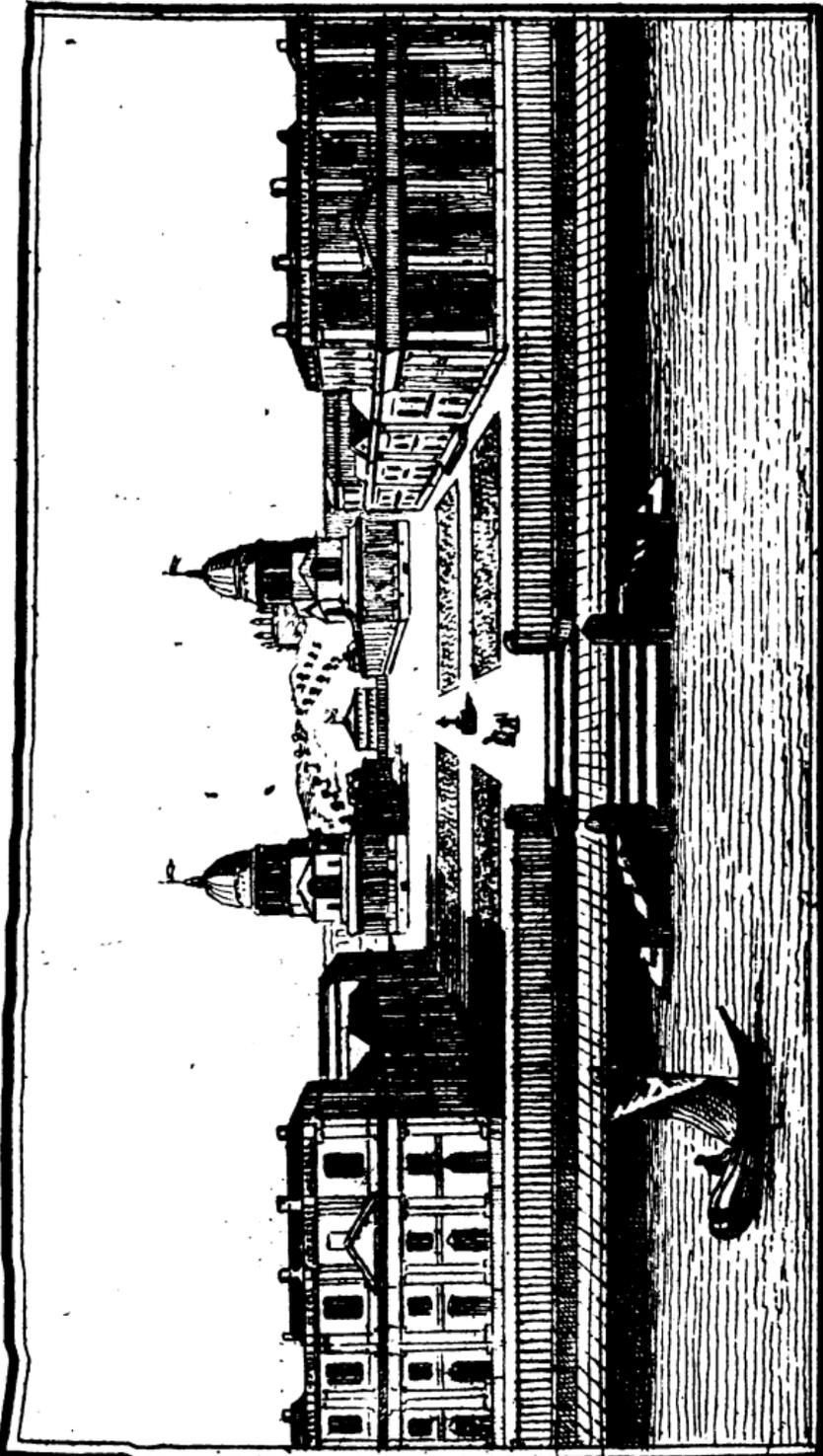
réduit à l'état de végétation.

L'autorité du gouvernement & la vigilance de la police, produisent à Paris des effets bien différens; chaque individu étant assuré de la protection des loix, même pour la jouissance de ses plaisirs, le peuple chantant & dansant n'a, pour ainsi dire, pas le temps de penser à la misère, & de s'appercevoir du fardeau de la vie. Il jouit tous les jours des amusemens que chaque jour amene, & ne s'embarasse guere du lendemain, pourvu qu'on lui donne *panem & circenses*, du pain & des spectacles. Le Philosophe Français qui veut réfléchir profondément, porte jusques dans son réduit, une por-

tion de la gaieté parisienne. Il fait qu'un sage Magistrat & un Ministre bienfaisant veillent continuellement à sa sûreté, & que ses concitoyens sont trop occupés de leurs plaisirs, pour penser à lui & pour le troubler dans sa solitude. Dans ses profondes méditations, il peut bien de temps en temps être distrait par le son du violon & de la musette, ou par la voix d'un chansonnier; mais la musique la plus vulgaire lui déride le front, parce qu'elle lui rappelle qu'au sortir de sa retraite, il trouvera par-tout la paix & la concorde, la belle humeur & le sourire.

*Fin de la premiere Partie.*





L'HÔPITAL DE GREENWICH DU CÔTÉ DE LA RIVIERE





LE PALAIS ROYAL DE WINDSOR-CASTLE.





# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

<b>P</b> RÉFACE.	page 1
<b>A</b> VERTISSEMENT.	11
<b>C</b> HAPITRE PREMIER. <i>Route de Paris à Londres.</i>	31
<b>C</b> HAP. II. <i>Fausse monnoie. Maniere de compter l'argent.</i>	20
<b>C</b> HAP. III. <i>Voleurs de grands-chemins, Logement en chambre garnie.</i>	31
<b>C</b> HAP. IV. <i>Plan de Londres, sa population &amp; son climat.</i>	43
— <i>Position géographique de cette ville.</i>	52
<b>C</b> HAP. V. <i>Interpretes français. Nécessité de savoir l'anglais.</i>	56

216 T A B L E.

- CHAP. VI. *Observations sur l'étude de la langue anglaise.* 66
- CHAP. VII. *Avis aux étrangers qui vont se promener dans les rues de Londres. Costume, combats, filoux, voleurs à pied, femmes de mauvaise vie, gardes de nuit.* 89
- CHAP. VIII. *Principaux objets de curiosité qu'il faut voir à Londres. Edifices, jardins, musée, &c.* 128
- CHAP. IX. *De la cuisine anglaise. Pour & contre sur les tavernes du premier rang, &c.* 148
- *Souhais & sentimens.* 156
- CHAP. X. *Tavernes du second rang, ou cabarets à bière (ale houses). Echantillons des conversations.* 172
- CHAP. XI. *A quoi s'amusent les Anglais le Dimanche, & quelle est la cause de leur tristesse.* 206

Fin de la Table de la première Partie.

